Le Sioux

2021, NOV, N°89

MENSUEL d'histoire et de tactique militaire

« A la guerre, le succès dépend de la simplicité des ordres de la vitesse de leur exécution et de la détermination générale à vaincre. »

Général PATTON

« Ne pas pratiquer ce que l'on enseigne, c'est déshonorer sa parole. » Cours de tactiques 1922, Tomes II »

Feuille d'information gratuite

Responsable de la rédaction :

LCL ® de LEMOS

Toutes les informations et images présentées, sont issues de sources ouvertes et n'ont d'autre vocation que d'informer.

Les propos et articles n'engagent pas l'institution militaire, ils ne sont que des supports personnels.

S'inscrire ou désinscrire à cette newsletter à l'adresse suivante :

lesiouxnewsletter@yahoo.fr

SOMMAIRE

Bataille P. 2

Le coin du préparant P. 7

Fiche de lecture P. 11

Histoire P.14

REFLEXIONS: P 24

Personnage Atypique P.28

Le Sioux vous conseille P.31

EDITO

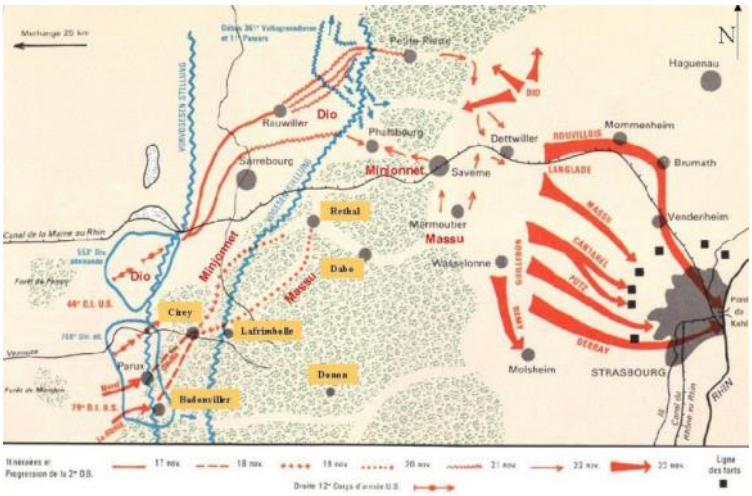
Chères Lectrices et chers Lecteurs,

Lorsque j'ai eu la chance de suivre ma formation BTIAR à l'École de Guerre avec mes camarades d'active, nous avions des cours de grande qualité en histoire, et je souhaite partager avec vous l'analyse de la bataille de Koursk "revisitée". Cette analyse sera diffusée en plusieurs épisodes, dans plusieurs numéros du Sioux. La fiche de lecture évoque un personnage qui pourrait être dans les personnages atypiques, je veux bien sûr parler de Winston Churchill. Pour l'histoire direction la Première Guerre mondiale, et non, cette fois-ci nous ne sommes pas dans les tranchées ni dans les airs, mais sur les mers et pas n'importe lesquelles, celle de l'Extrême-Orient. Je vous invite à lire l'article du LCL Franc sur l'histoire de la tactique de Guibert à nos jours. En ce qui concerne le personnage atypique, pour une fois, nous avons affaire, à quelqu'un d'énigmatique, qui a eu plusieurs noms. Puis nous terminons avec les livres conseillés.

Bientôt nous dirons adieu à cette année. Bonne lecture.

Enfin chers lecteurs, nous vous encourageons à nous faire part de vos remarques, questions, suggestions, voire dialoguer avec nous et entre nous, soit sur notre page Facebook https://ww.facebook.com/groups: /782917638416377/ que nous essayons de nourrir d'actualités militaires, soit par courriel à lesiouxnewsletter@yahoo.fr.

LCL® Nicolas de LEMOS,

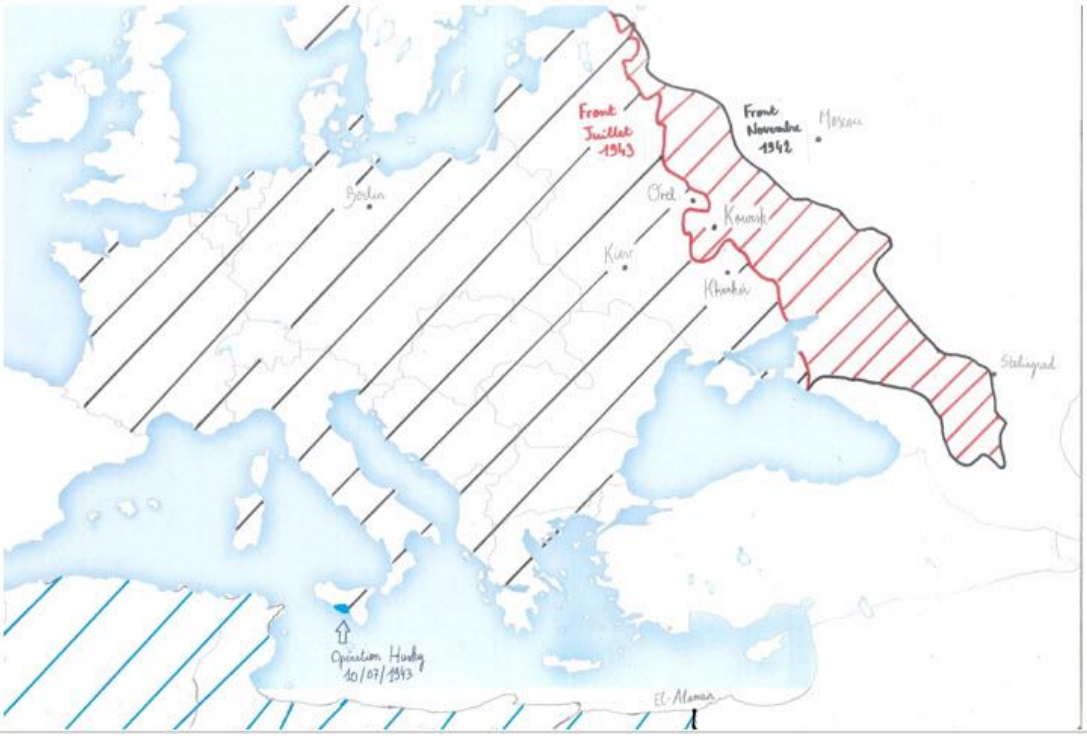


La bataille de Koursk revisitée

Objectifs

- **Pourquoi et comment : une bataille logique ?**
- **La mère de toutes les batailles de chars ?**
- **Analyse, portée opérative, stratégique, et… propagandiste**
- **Principes de la guerre, facteurs de supériorité opérationnelle et dialectique du combat**

Que faire pour le Reich mi-1943



D'abord, il faut bien voir que cette période suit l'échec de Stalingrad mais aussi le Tunisgrad. L'allemagne, qui controlait tout le nord de l'Afrique jusqu'en octobre 42, et bordait Stalingrad et Grozny début novembre, a perdu toutes les zones hachurées en bleu. Lampedusa est déjà occupée. On s'attend à un débarquement allié, mais où ara-t-il lieu ? En Sicile, en Italie, dans les Balkans, voire en France. Dans l'Atlantique, enfin, le 24 mai, Doenitz a dû renoncer à déployer ses sous-marins suite au «Mois noir» qui a vu la perte de près de 30 unités dont 6 sous-marins en une seule attaque de convois. Il y a donc un net repli allemand qu'il faut enrayer. Comment ? En croisant les considérations politiques, stratégiques et opératives.

Que faire pour le Reich en 1943 ?

Données politiques

Sur le plan politique d'abord, en effet, ces revers commencent à semer le doute. En Allemagne, le sceptre de Stalingrad rode et l'on commence à voir des signes de dissolution, qui se manifesteront bientôt par des complots contre Hitler. L'Allemagne manque d'hommes et ouvre largement son recrutement vers l'étranger, mais il faut une grande victoire pour susciter un flot de vocations. Surtout, les alliés de l'Allemagne pourraient envisager de lâcher le Führer. Déjà le Duce (ici) presse Hitler d'arrêter la guerre à l'Est. Horthy et Mannerheim refusent de s'engager plus avant dans la guerre. Antonescu seul, qui a déclaré vouloir «marcher à 100% avec l'Allemagne, jusqu'à la mort» maintient sa confiance, mais les anciens partis politiques, tolérés par le dictateur bien qu'interdis, complotent dans son dos. Quand on les regarde de près, tous ont l'air bien préoccupés...

Dimension politique

Pour les détendre, il faut donc une belle et franche victoire : sur le plan politique, comme le dira d'ailleurs Keitel à Guderian, «il faut attaquer». C'est le seul moyen de rétablir la confiance et de faire sourire le

Que faire pour le Reich mi-1943

Dimension stratégique

Outre les revers qui sont déjà importants, le problème pour le Reich est une question de temps et de ressources.

L'Allemagne a pu gagner au début car elle a concentré tous ses efforts sur des cibles prises successivement, mais en 1940-1941 la certitude d'une victoire rapide a amené Hitler à :

-Limiter la recherche, tous les programmes ne pouvant voir le jour en 2 ans étant annulés

-Limiter le rythme de la mobilisation industrielle : à cette époque, malgré les pertes de territoire, la production de chars allemande ne représente que 17% de la seule production soviétique.

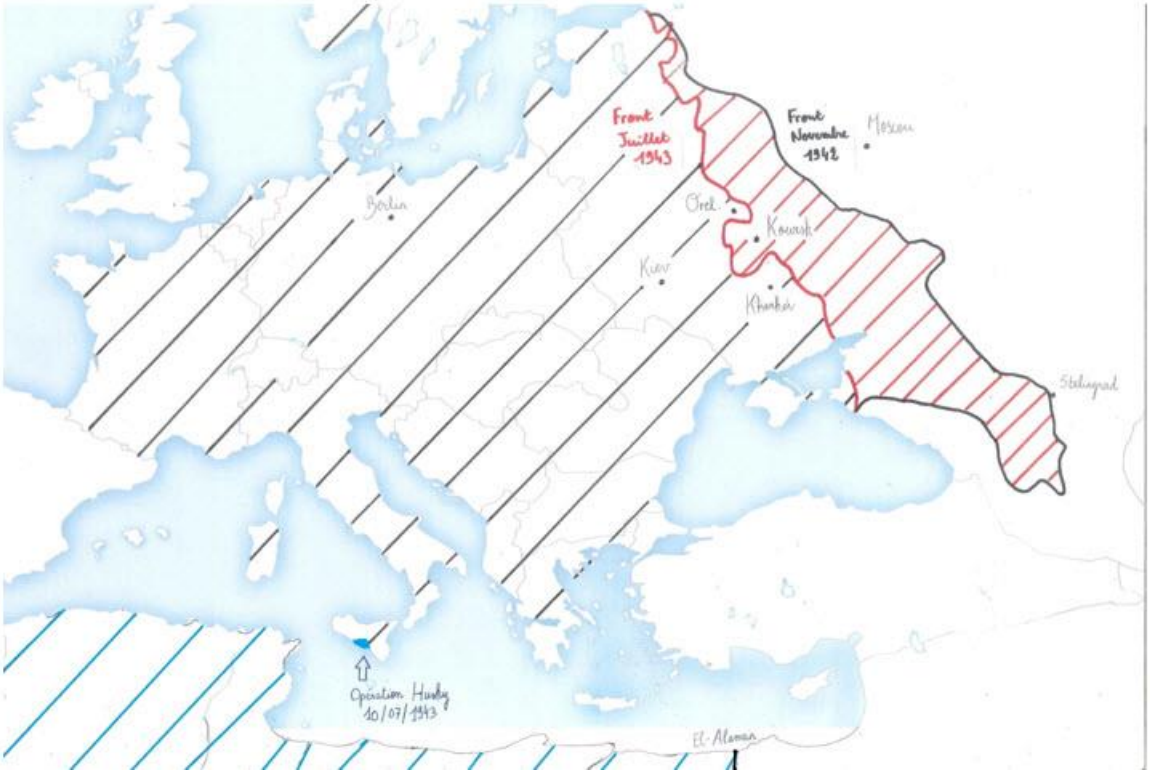
-S'aventurer dans la guerre contre les USA dont la production industrielle équipe désormais tous les alliés, y compris l'URSS. Déjà, les USA, seuls produisent plus de deux fois plus d'avions par mois que l'Allemagne. Sur le front Est même, en 1943, 40% des véhicules légers, le quart des camions et près de 20% des chars légers et moyens sont d'origine américaine (ou britannique), ce qui permet à l'URSS de se concentrer sur les T34, les chars lourds et les automoteurs.

-Dans le même temps les bombardements stratégiques commencent à gêner la production allemande.

-En termes d'effectifs, l'armée allemande se bat déjà au mieux à un contre deux, **(Rapport de force germano-soviétique 6 856 800 / 3 138 000 + 450 000 alliés),** fin 1943 avec l'afflux des GI et la création d'un second front, ce rapport pourrait passer à 1 contre 3 ou 4.

Donc tant sur le plan des effectifs que du matériel, la situation ne peut qu'empirer : il faut donc attaquer pour forcer le destin tant qu'il en est encore temps.

Que faire pour le Reich mi-1943
Front Sud, Ouest, Atlantique, Est ?



Mais attaquer où ?

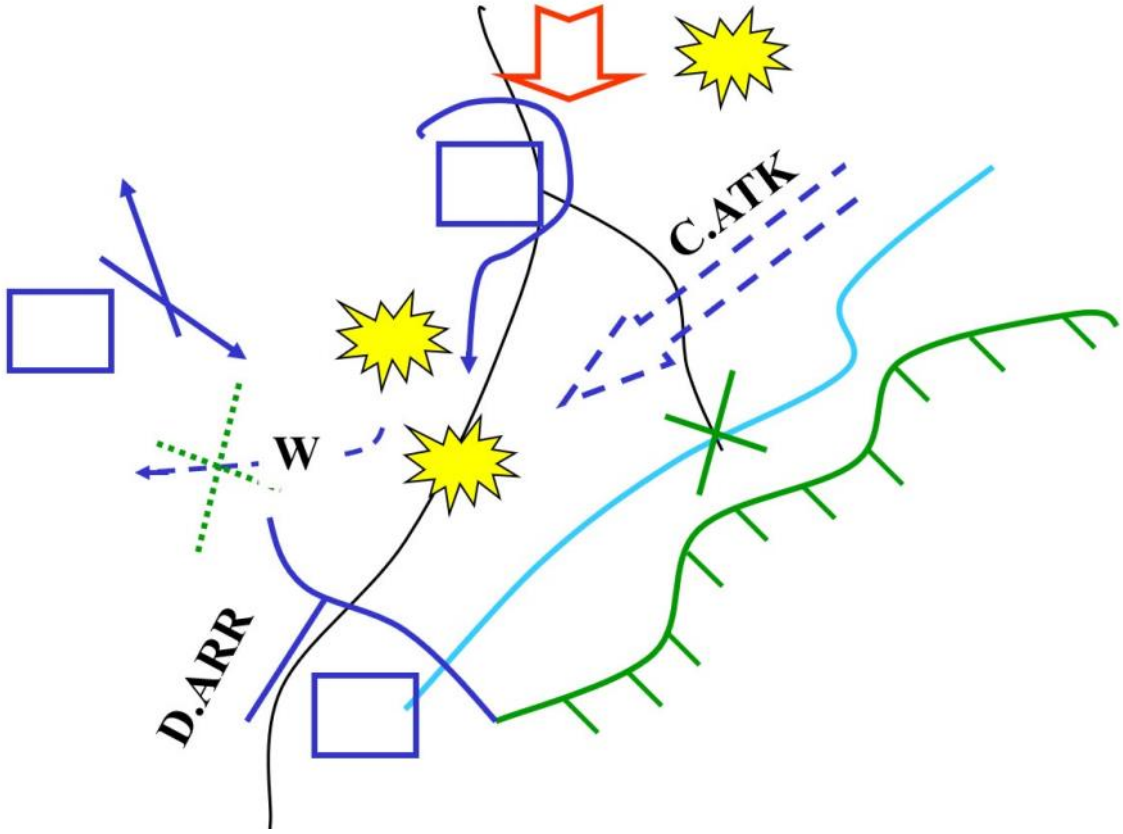
La où le Reich conserve une supériorité opérative, sur terre grâce à ses forces blindées…

Or depuis le Tunisgrad, il n'y a aucun contact terrestre avec les Alliés et 80% des forces allemandes sont à l'Est : ce sera donc le front décisif en 1943.

Rapport de force germano-soviétique 6 856 800 / 3 138 000 + 450 000 alliés. Le seul moyen de relâcher la pression est de détruire une grosse partie des forces mobiles soviétiques. Pour ce faire, deux options : la défensive ou l'offensive. Mais la défensive est impossible au niveau politique, incertaine au niveau stratégique car l'ennemi à la maitrise du temps et du point d'application, et moins significative au niveau opératif car Staline peut arrêter les frais quand il l'entend et surtout concentre en premier ses moyens. Hitler hésite puis tranche entre les partisans du « coup droit » l'attaque, et du « revers » (laisser les soviétiques attaquer pour les détruire dans une contre-attaque). Pour lui, le seul moyen de s'affranchir du RAPFOR défavorable inhérent aux réserves soviétiques est de concentrer ses forces sur un point précis, tous moyens confondu, dans une offensive majeure.

A suivre….

34. Procédé : la nasse



L'esprit de la nasse est de recevoir un ENI en offensive sur un TRN préparé et (re)connu, pour l'enfermer dans un « cul de sac » PUIS le détruire.

L'objectif n'est ni de le fixer ni de le neutraliser mais bien la destruction, avec un RAPFOR ne permettant pas un choc frontal sur une ligne de défense ferme.
Nécessité donc de prendre l'avantage en utilisant une combinaison de :

- **Spécificité du terrain**
- **Effet de surprise dans l'organisation du dispositif de défense**
- **C.ATK**
- **Utilisation essentielle des appuis, ART et GEN combinés.**

La C.ATK est fondamentale et primordiale, ***elle doit être irrémédiable***.
Ce procédé nécessite :

- ***Une connaissance du terrain***, poussée si possible jusqu'à la reco de la C.ATK
- ***Des délais*** de mise en place (contre mob par le GEN pour modéliser le TRN à sa façon)
- ***Un « appât »*** pour amener le poisson dans la nasse
- ***Un butoir hermétique (!)*** mais (défaut du butoir TRN) qui ne doit pas dissuader l'ENI d'entrer dans la nasse !
- Un espace de C.ATK
- ***Un excellent timing !!*** La C.ATK ne peut avoir lieu ni avant ni après le passage de l'ENI
- ***Une coordination fine et poussée :***

  - Repli de l'appât
  - Disparition de l'appât au bon moment permettant l'entrée inévitable de l'ENI dans la nasse (un RCL sur le butoir est à double tranchant si l'appât est bousculé)
  - C.ATK au bon moment (RENS !)
  - Un déclenchement des appuis ART à bon escient

35. Autres procédés

l 'attaque perturbatrice (*spoiling attack*)

- Dans un contexte général défensif, consiste à attaquer *juste avant* le débouché attendu.
- Cette attaque exploite la neutralisation réciproque des deux formations empilées.
- Elle a généralement pour but de casser le plan, avec des conséquences importantes induites au niveau supérieur ennemi.
- Dépend d'une appréciation très fine du *timing.*

L 'objectif de l 'attaque est **la ligne de débouché supposée de l 'ennemi.** En effet, alors même qu 'il est lancé, *mais pas encore déployé,* l 'échelon d 'attaque se retrouve pris dans un embouteillage. Pire encore, étant superposé à l 'unité qui est censée l 'appuyer, l 'ensemble offre une double densité aux feux de la contre-attaque.

L 'attaque perturbatrice doit être très finement menée. Elle doit avoir assez de puissance pour garantir l 'écrasement ou le rejet de l 'échelon avancé ennemi, censé couvrir le débouché. Une fois arrivée sur la position à bloquer, elle doit pouvoir y demeurer assez longtemps pour provoquer l 'arrêt de l 'écoulement. Dès que l 'écoulement s 'est figé, l 'onde de choc se reporte vers l 'arrière, bloquant toute l 'unité. *C 'est le moment à choisir pour décrocher,* sauf si la défense est assez forte pour espérer tenir sur sa nouvelle position.

Pour son déclenchement, il faut être assez renseigné sur l 'ennemi pour déceler les prémices de l 'attaque : arrivée des précurseurs, activation du PC, prise sous contrôle des appuis, lancement des mouvements initiaux. Un indicateur utile est souvent *le repli à distance de sécurité des observateurs avancés*, justement en prévision de la préparation d 'artillerie. Cette brève rupture de contact doit être mise à profit pour rapprocher l 'échelon « perturbateur » à portée du dernier bond. En se rapprochant, il passe « sous » la bulle d 'artillerie, prévus plus profonds. Dès qu 'il sent l 'attaque ennemie imminente, le perturbateur détruit la couverture et s 'empare de la ligne de débouché, à partir de laquelle il peut prendre à partie l 'échelon de tête en cours de déploiement.

35. Autre : l ’esquive du débouché (le coup du toréador)

- Juste avant le débouché attendu, consiste à replier le premier échelon (en laissant un terrain désorganisé).
- Cette esquive neutralise la supériorité initiale des feux adverses, et perturbe son plan.
- Elle a généralement pour but de créer un intervalle, en encourageant une accélération non prévue (phénomène de venturi).
- De préférence, l’associer à un coup d’arrêt brutal sur un échelon avancé hors soutien.

Lorsque le RAPFOR initial ne laisse aucun doute sur le sort réservé au premier échelon, il peut être jugé préférable de le replier. Si ce repli a lieu au tout dernier moment, alors que l ’attaque ennemie est en cours de lancement, ce dernier n ’économisera pas la manœuvre, même si elle lui coûtera moins de pertes que prévu. Mais le potentiel défensif, lui, aura échappé au plus gros de l ’orage.

Mieux encore, en profitant de l ’accélération inattendue *pour l ’ennemi*, celui-ci peut être amené à commettre une erreur, par exemple en oubliant toute retenue. Son bond suivant, déclenché prématurément, disposant en général de moins d ’appuis que prévu, peut être sanctionné lourdement.

Le dernier défenseur de Berlin, en 1945, le général Heinrici, joua ce coup contre Joukov. L ’issue de la bataille ne fit jamais aucun doute - mais elle coûta beaucoup plus cher que prévu, en particulier parce que le franchissement de la première ligne, à une vitesse imprévue, avait fortement désorganisé l ’échelon d ’attaque, qui fut du coup très durement accueilli sur une deuxième ligne beaucoup plus forte.

Comme pour l ’attaque perturbatrice, le coup de « l ’esquive du toréador » a l ’avantage de provoquer des « coups de bélier dans la tuyauterie », jamais bénéfiques en termes d ’efficacité.

35. Autre : imposer un combat inattendu (le coup de l'abcès purulent)

- Dans le cadre de l'attaque ennemie en cours, gonfler insensiblement un objectif prévu, mais pas prévu de ce niveau là.
- A pour objet de surprendre l'ennemi sur votre point d 'effort. Suppose que vous ayez su masquer cet effort (généralement, dissimuler une unité).
- En général, l'ennemi s'engagera progressivement, voire à regret, ce qui facilitera votre maîtrise du RAPFOR.
- Cet abcès doit le priver de son objectif prioritaire (sinon il le négligera).

Là encore, il s 'agit de « faire attaquer à faux ». On offre à l 'ennemi un objectif *dont on a dissimulé l 'importance réelle*, dans l 'espoir que son attaque soit sous-dimensionnée. La diapo suivante montre comment on peut le faire.

Lorsque son attaque initiale échoue, il faut encourager l 'ennemi à croire qu 'avec un dernier effort, il emportera le morceau. Mais là encore, le RAPFOR nécessaire lui sera dénié - tout juste. L 'ennemi se trouve sans le savoir pris dans un engrenage, dont le but ultime est de **transformer ce qu 'il croyait être une action *secondaire*, en action *principale*.** Le fait même qu 'il ne l 'avait pas conçu comme telle initialement, le conduira à ne pas optimiser l 'emploi de ses moyens. Même si pour finir il emporte le morceau, c 'est son plan qui sera la première victime de son obstination.

Ce jeu est assez fin psychologiquement, il s 'appuie sur l 'obstination naturelle du chef militaire confronté à une difficulté inattendue, mais qu 'il croit pouvoir dominer en consentant un effort mineur - mais supplémentaire, c 'est là toute la subtilité.

FICHE DE LECTURE

Titre de l'ouvrage	**Winston Churchill, le pouvoir de l'imagination**
Auteur	**François KERSAUDY – Tallandier 2009**
Edition	**ISBN 978-2-84734-583-4**
Rédacteur	**CEN NORTZ Alexandre - 124e promotion, 1ère session**
Date de rédaction	**1er décembre 2010**

1/ L'AUTEUR

Né à Paris en 1948, François Kersaudy a enseigné l'histoire à l'université d'Oxford ; il est actuellement professeur à l'université de Paris I Panthéon-Sorbonne. Spécialiste d'histoire diplomatique et militaire, il est notamment l'auteur de Churchill contre Hitler, De Gaulle et Churchill – La mésentente cordiale (dont la première ébauche date de 1981). Il a en outre procédé à une nouvelle traduction des mémoires de guerre de Churchill ; le premier tome couvrant la période 1919-1941 a été édité en 2009, le second tome couvrant la période 1941-1945 est sorti en librairie en octobre 2010.

2/ SYNTHESE DE L'OUVRAGE

L'ouvrage présenté est une réédition révisée et augmentée de la biographie de Winston Churchill écrite par François Kersaudy en 2000. Celle-ci avait obtenu en 2001 le Grand Prix d'histoire de la Société des gens de lettres. L'auteur la jugeait cependant incomplète et pouvant être améliorée.

Cette édition est le fruit d'un travail de recherche abondamment documenté et mis en perspective par le reste de l'œuvre de François Kersaudy qui a particulièrement étudié les rapports des grands dirigeants de la seconde guerre mondiale.

Ce livre est structuré en 17 chapitres retraçant les étapes de la vie de Winston Churchill :

- Les caprices du destin
- Un cancre brillant
- L'adieu aux larmes
- Le casque et la plume
- Gentleman funambule
- L'imagination sans pouvoir
- L'homme orchestre
- Gardien de l'Empire
- Avis de tempête
- Réincarnation
- Soliste
- Chef d'orchestre
- Duettiste
- Second violon
- Fausses notes
- L'éternel retour
- Retour à l'Éternel

La jeunesse de Winston Churchill est marquée par un personnage : son père. Sans tomber dans la psychologie de comptoir, il est très clair que la figure du père de Churchill l'a guidé pendant la majeure partie de sa vie, peut-être même jusqu'à la fin. La volonté d'égaler, voire de dépasser un père qui a eu peu d'estime pour son fils est un trait dominant de Churchill. En outre, la mort de ce père encore jeune, a ancré chez lui l'idée qu'il n'avait que peu de temps pour réaliser de grandes choses. Ceci explique sans doute qu'il ait mené sa vie au pas de charge.

Sa scolarité médiocre et les appréciations de ses professeurs sont de nature à redonner espoir à tous les cancres de la planète. Il dispose pourtant d'un atout qui lui servira longtemps : une prodigieuse mémoire qui lui permet de retenir à vie ce qu'il a lu une fois. Cette mémoire sera plus tard bien utile pour déclamer à la Chambre des discours soigneusement préparés.

Sa « première partie de carrière » le mène dans le monde militaire et plus particulièrement dans la cavalerie (au désarroi de son père). C'est alors la fin d'un monde, celui des troupes aux uniformes chamarrés assurant la stabilité de l'empire. Il connaît l'une des dernières charges de cavalerie (à Omdurman au Soudan) et les premiers soubresauts de la décolonisation, notamment en Afrique du Sud pendant la guerre des Boers. Il perfectionne alors ce qu'il avait déjà expérimenté : le statut hybride du

journaliste de guerre. Tantôt militaire, quelquefois civil, l'essentiel est d'être au cœur de l'action, quand il ne s'agit pas d'y participer.

C'est pourtant bien par la politique, tout comme son père, qu'il se sent le plus attiré. Ses talents associés au solide réseau de relation de sa mère et à son nom prestigieux lui permettent d'atteindre très tôt des responsabilités politiques. Il entre ainsi au gouvernement à l'âge de 32 ans, au poste de vice-ministre des colonies. Il poursuit sa carrière et est Premier Lord de l'Amirauté en 1914. Sa conception du poste l'amène à s'intéresser à plus que la simple gestion des mers ; les combats à terre sont aussi un domaine dans lequel il entend donner son avis, voire décider. Il tombera pour cela, l'échec de l'expédition des Dardanelles lui est imputé, il doit non seulement quitter le gouvernement, mais surtout se résoudre à l'inaction.

Or c'est inenvisageable pour un homme comme lui, il reprend donc du service dans l'armée. Un politicien, en uniforme ? Sans doute dans un état-major loin du front ? Non, après une courte remise en jambe, c'est comme lieutenant-colonel commandant le 6e Royal Scots Fusiliers qu'il retrouve les combats. Il est engagé avec son bataillon au front dans le secteur d'Armentières. La politique ne l'oublie pas pour autant. Son bataillon ayant subi de lourdes pertes est amalgamé au 7e Fusiliers, avec un nouveau chef. Il peut donc maintenant répondre aux appels de Lloyd George et revenir au gouvernement. Sans doute peut-on retenir de la première guerre mondiale qu'elle verra arriver sur les champs de bataille les premiers chars de combat. Churchill a tout fait lorsqu'il était au gouvernement pour les développer, Kersaudy sous-entendant même qu'il en serait à l'origine.

Durant l'entre-deux-guerres, Winston Churchill poursuit sa carrière politique. Pas toujours avec succès, et ainsi, son obsession à vouloir attirer l'attention de ses compatriotes sur les dangers qui s'annoncent finit par l'écarter des responsabilités. Il a beau tempêter pour réclamer des efforts cohérents pour doter le Royaume-Uni de moyens militaires à la hauteur des périls qui s'annoncent, rien n'y fait. Il conserve des amitiés dans les ministères qui lui permettent de connaître la réalité tant des enjeux diplomatiques que de l'état de l'outil de défense. Cela n'est pas pour le rassurer. Son rôle de Cassandre finit par lasser et il s'oppose à la lâcheté de certains des membres du gouvernement qui, par des numéros d'illusionniste, parviennent à cacher au pays la précarité de la situation.

L'instant de vérité finira par arriver, la seconde guerre mondiale éclate, Churchill avait donc raison et il est d'abord rappelé en septembre 1939 à l'Amirauté. Les navires britanniques recevront alors le message suivant : « Winston is back ». L'affaire norvégienne semble alors une répétition des Dardanelles : un Premier Ministre qui hésite, finit par ne prendre qu'une décision partielle qui aboutit à un revers. Chamberlain tombe et c'est à l'heure du plus grand péril que le pays et ses dirigeants se rendront compte que l'homme le plus à même de les guider dans la tourmente c'est Winston Churchill. Le 10 mai 1940, alors que la bataille de France s'engage, George VI lui demande de former un gouvernement. Churchill prononcera alors son plus célèbre discours : « I have nothing to offer but blood, toil, tears and sweat. »

Peut-on reprocher à Churchill de rembarquer ses troupes, de ne pas mettre l'ensemble de la Royal Air Force dans la bataille de juin pour sauver la France ? Il arrive à peine aux commandes mais il sait que cela ne changera plus le cours des combats et surtout il connaît l'état d'impréparation des défenses britanniques. Il ne peut envisager la mise en péril de l'Empire Britannique.

La période de la guerre et surtout de la relation entretenue avec les Etats-Unis est remarquablement résumée par les titres des chapitres de François Kersaudy : soliste, chef d'orchestre, duettiste, second violon, fausses notes. L'hôte encombrant qu'a pu être De Gaulle n'a pas facilité cette relation. En outre, Churchill a certes lutté de bout en bout du conflit mais la fin de la guerre vient établir la baisse de rang de la Grande-Bretagne. Avec l'arrêt des combats vient le temps de nouvelles élections. Le peuple britannique juge avoir assez saigné, travaillé, pleuré et sué, le 26 juillet 1945, Churchill ayant perdu les élections remet sa démission au roi.

Cela va lui laisser un peu de temps à consacrer à ses autres passions après la politique : l'écriture (de l'histoire des peuples de langue anglaise et de ses mémoires de guerre) et la peinture (carrière commencée en 1915 à son départ forcé de l'Amirauté). Le virus politique est pourtant toujours là et en 1951, Churchill redevient Premier Ministre. La conduite des affaires courantes n'est pas aussi exaltante que la direction d'une nation en guerre, en outre sa santé est de plus en plus fragile. En 1955, après avoir plusieurs fois repoussé son départ pour continuer à s'occuper des affaires du Monde, il quitte définitivement le pouvoir.

Il prend sa retraite. Les efforts fournis pendant toutes ces années, associés au régime sévère qu'il s'imposait (cigares, champagne, cognac et whisky) finissent par avoir des conséquences. Il s'éteint cependant à l'âge respectable de 90 ans, le

24 janvier 1965, exactement 70 ans après ce père qui l'a tant inspiré.

3/ ANALYSE – AVIS DU REDACTEUR

Étudier la biographie d'un homme politique pour en tirer des enseignements pour le chef militaire peut sembler surprenant.

On se souvient certes de Churchill comme du vieux lion du blitz, exhortant ses compatriotes à endurer les souffrances avec courage. Ce que l'on oublie trop souvent c'est qu'il fut avant tout un militaire. Et ce que l'on oublie encore plus, c'est que même après le début de sa carrière politique et après avoir tenu le poste de premier Lord de l'amirauté, il a repris du service pour aller commander un bataillon au front lors du premier conflit mondial. En outre, après son retour aux commandes du gouvernement du Royaume-Uni en 1940, il est toujours resté très impliqué dans les détails techniques et pratiques des questions militaires (quelquefois au grand dam de l'état-major).

La vie de Churchill est donc tout sauf celle d'un homme coupé de la chose militaire et notamment de ses aspects tactiques.

Quels grands traits se dégagent de la vie de Winston Churchill ?

Churchill est avant tout un ***homme de volonté***. Son ambition politique, guidée notamment par l'image de son père, l'amène aux plus hautes responsabilités alors qu'il aurait tant de fois pu renoncer devant les obstacles qui se présentaient.

Il est ensuite un ***homme de conviction***. Ses changements d'appartenance politique pourraient laisser croire l'inverse. Il l'explique cependant lui même ainsi : « Certains changent d'idées pour l'amour de leur parti, moi je change de parti pour l'amour de mes idées ». La force de conviction de Churchill s'illustre particulièrement lorsqu'il défend une cause dans l'adversité, et peut-être plus encore dans l'indifférence. Ce fut le cas avant la seconde guerre mondiale, lorsqu'il soulignait le danger que représentait l'Allemagne nazie sans trouver la moindre attention chez ses compatriotes.

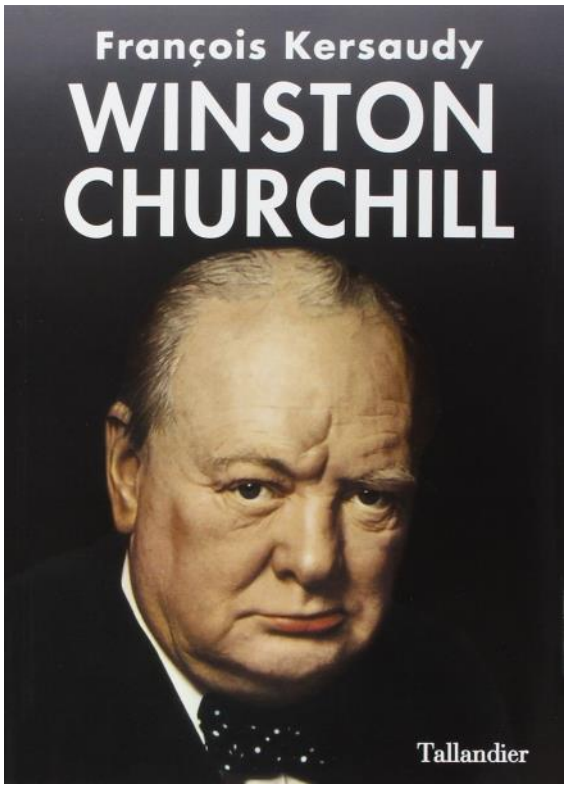
C'est également un ***homme doté d'une remarquable capacité de travail***. Il savait absorber les données d'un dossier et en retirer les mesures qui s'imposaient, y compris quelquefois dans les aspects les plus pratiques.

C'est donc aussi un ***homme de détails***. Sur de nombreux sujets, il ne s'est pas contenté, comme on pourrait l'attendre d'un homme en charge de telles responsabilités, de donner les grandes lignes d'action. La conception tactique des plans d'attaque, l'innovation technique dans le domaine de l'armement sont autant de domaines dans lesquels il s'est personnellement investi.

Enfin, il est un ***homme de courage***, tant intellectuel que physique. Sur le plan intellectuel, il n'est pas nécessaire de revenir sur son aptitude à prêcher dans le désert. Son courage physique (que d'aucun qualifierait d'inconscience du danger) l'a amené à s'exposer, visiter les troupes aux fronts jusque dans la boue des tranchées.

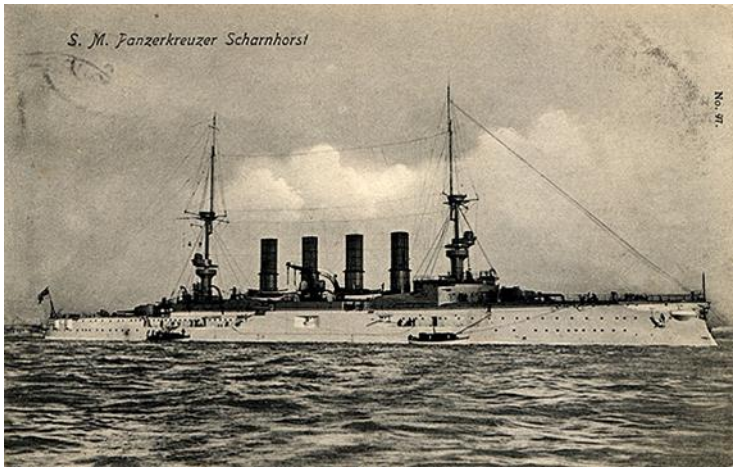
Il semble difficile après cette énumération de ne pas concéder à Winston Churchill les qualités d'un grand chef militaire.

François Kersaudy est passionné par son sujet d'étude. Dans cette biographie, il parvient avec humour, lucidité sur les défauts du personnage et surtout capacité à en montrer la grandeur, à faire partager à son lecteur la passion qui l'anime.



L’escadre allemande d'Extrême-Orient et le principe de l’« action réciproque »

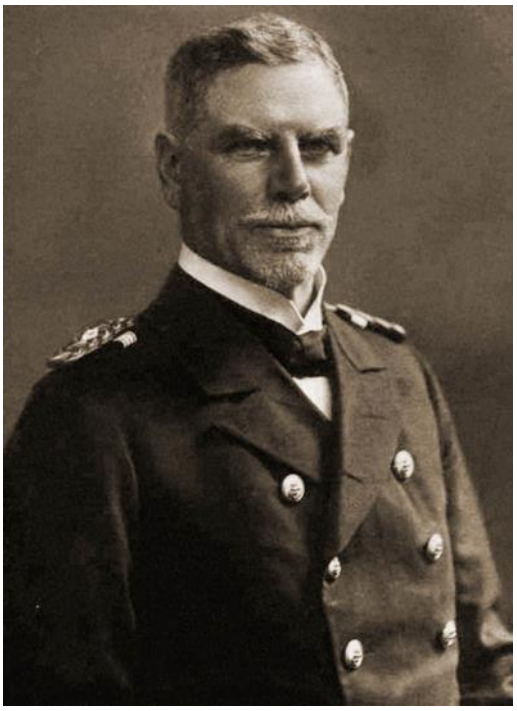
CEN Loïc Bonal



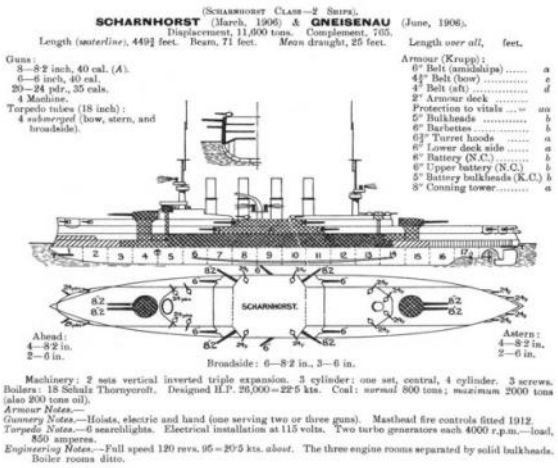
Lorsque la guerre éclate début août 1914, l’Allemagne, dans le cadre de sa « *Weltpolitik* », déploie des stations navales dans le monde entier. La plus importante, basée dans son emprise chinoise de Tsing-Tao (Qingdao), est l’*Ostasiengeschwader*, l’escadre d’Extrême-Orient.

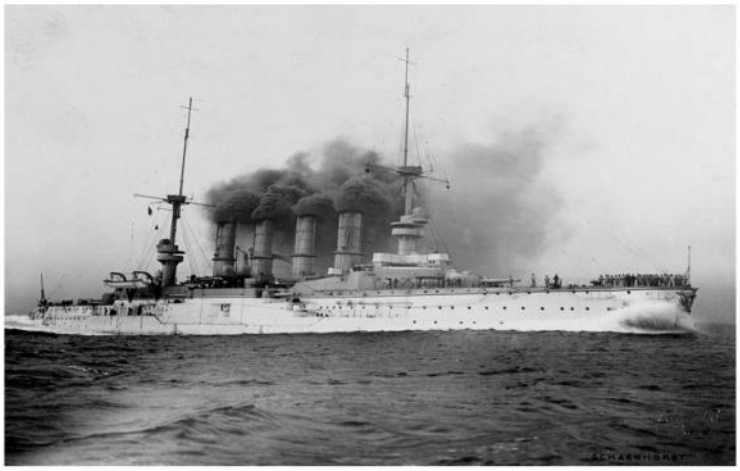
Commandée par le Vizeadmiral Maximilian Graf von Spee, elle est composée des navires suivants :

* deux croiseurs-cuirassés récents (Panzerkreuzer) de classe Scharnhorst, le SMS Scharnhorst et son sister-ship le Gneisenau ;
* trois croiseurs légers (leichte Kreuzer), les SMS Nürnberg (de classe Königsberg), Leipzig (de classe Bremen) et Emden (de classe Dresden) ;
* les canonnières (Kanonenboote et Flusskanonenboote) Iltis, Jaguar, Tiger et Luchs, Vaterland, Tsingtau et Otter ;
* le contre-torpilleur Taku ;
* e torpilleur S-90 ;
* et un vieux croiseur léger en voie de déclassement, le SMS Cormoran.



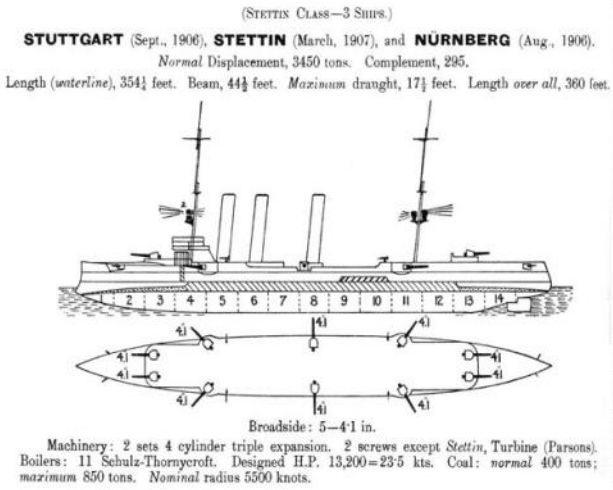
Croiseurs-cuirassés SMS Scharnhorst et SMS Gneisenau

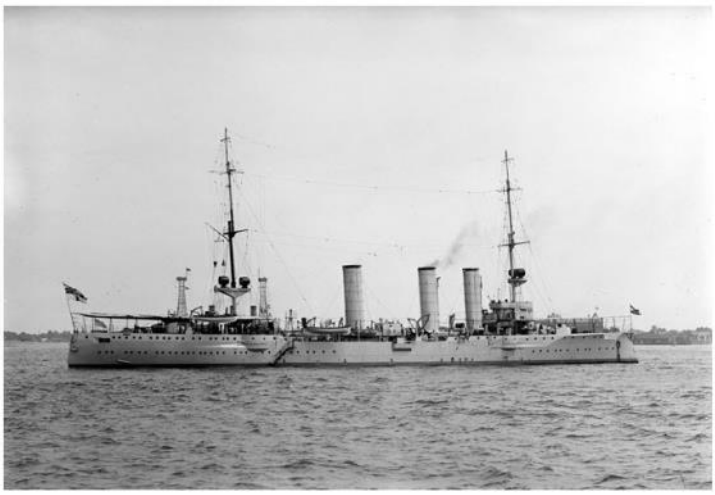




Mis en chantier en 1904-1905, lancés en 1906, armés en 1907, affectés à l'*Ostasiengeschwader* en 1909-1910
Déplacement : 12 985 tonnes (en lourd) ; 144,60m de long, 21,6m de maître bau, 8,4m de tirant d'eau
Rayon d'action : 5 120 milles nautiques (9 500 kilomètres) à 12 nœuds
Vitesse maximale : 23,5 noeuds
Batterie principale : deux tourelles doubles et quatre tourelles simples de 210mm
Batterie secondaire : six canons de 150mm en barbette, 18 canons de 88mm, quatre tubes lance-torpilles de 450mm
Blindage : 200mm pour la citadelle, 80 à 150mm pour la ceinture blindée, 170mm pour les tourelles principales, 150mm pour les barbettes, 35 à 60mm pour le pont principal

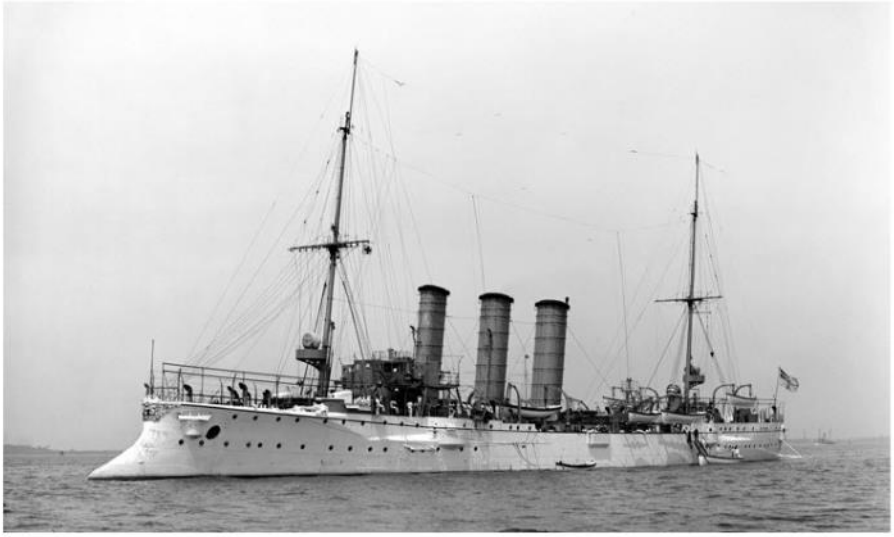
Croiseur léger SMS Nürnberg





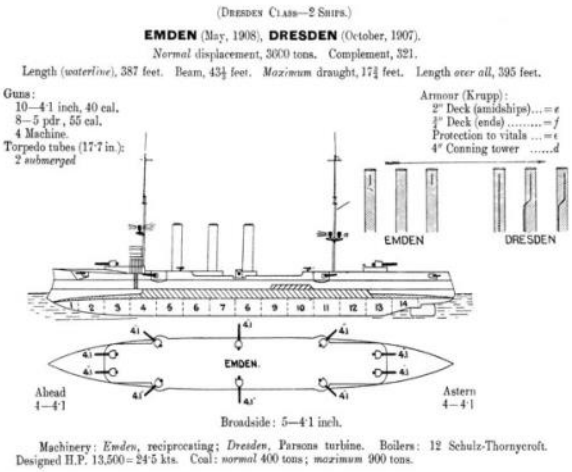
Mis en chantier en 1906, lancé en 1906, armé en 1908
Déplacement : 3 390 tonnes (en lourd) ; 115,30m de long, 13,2m de maître bau, 5,29m de tirant d'eau
Rayon d'action : 4 120 milles nautiques (7 630 kilomètres) à 12 nœuds
Vitesse maximale : 23,4 noeuds
Batterie principale : dix canons de 105mm en casemate simple
Batterie secondaire : huit canons de 52mm, deux tubes lance-torpilles de 450mm
Blindage : 100mm pour la citadelle, 50mm pour les casemates, de 20 à 80mm pour le pont principal

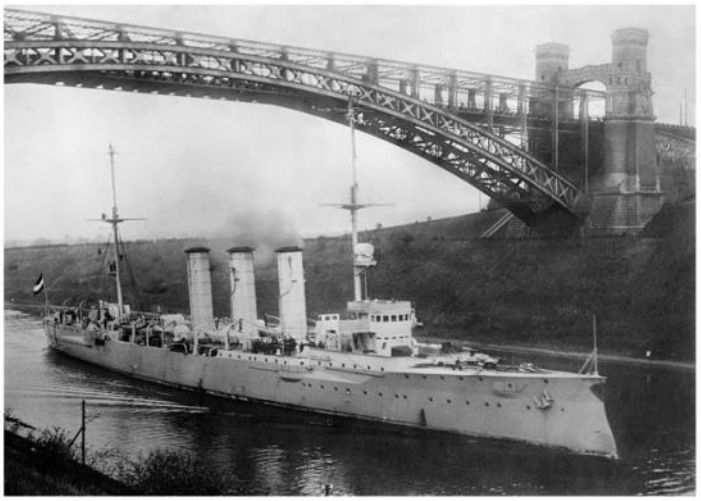
Croiseur léger SMS Leipzig



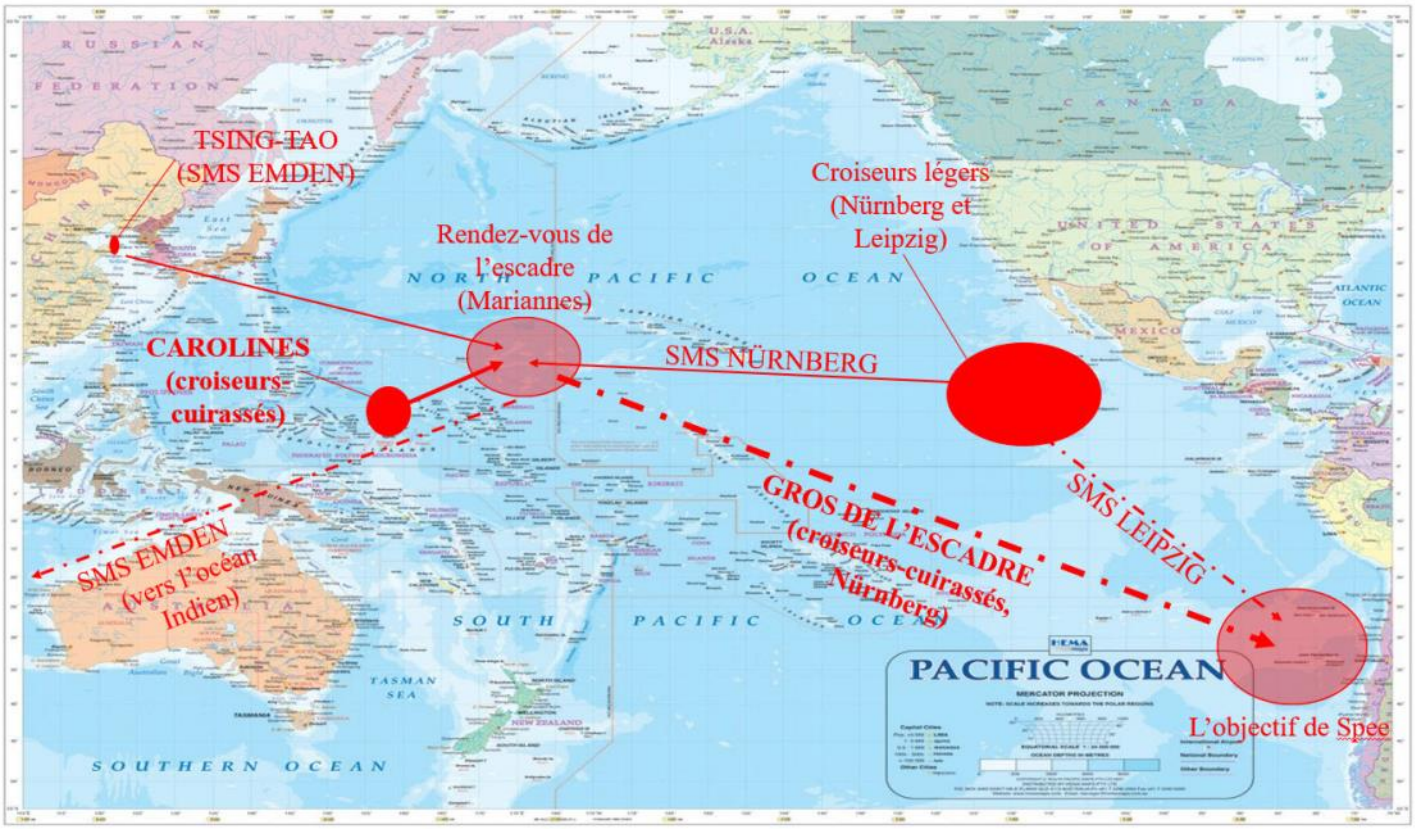
Mis en chantier en 1904, lancé en 1905, armé en 1906
Déplacement : 3 816 tonnes (en lourd) ; 111,10m de long, 13,3m de maître bau, 5,61m de tirant d'eau
Rayon d'action : 4 690 milles nautiques (8 690 kilomètres) à 12 nœuds
Vitesse maximale : 22 noeuds
Batterie principale : dix canons de 105mm en casemate simple
Batterie secondaire : huit canons de 52mm, deux tubes lance-torpilles de 450mm
Blindage : 100mm pour la citadelle, 50mm pour les casemates, jusqu'à 80mm pour le pont principal

Croiseur léger SMS Emden





Mis en chantier en 1906, lancé en 1908, armé en 1909
Déplacement : 4 268 tonnes (en lourd) ; 118,30m de long, 13,5m de maître bau, 5,53m de tirant d'eau
Rayon d'action : 3 240 milles nautiques (6 000 kilomètres) à 12 nœuds
Vitesse maximale : 25,2 noeuds
Batterie principale : dix canons de 105mm en casemate simple
Batterie secondaire : huit canons de 52mm, deux tubes lance-torpilles de 450mm
Blindage : 100mm pour la citadelle, jusqu'à 51mm pour la ceinture blindée, 50mm pour les casemates, jusqu'à 13mm pour le pont principal



Début août 1914, la situation de l'escadre d'Extrême-Orient est très mauvaise : largement supérieures en puissance, les flottes alliées (britannique, française et surtout japonaise) menacent de la détruire en haute mer ou de la bloquer au mouillage. Elle est de plus éclatée : les deux croiseurs-cuirassés sont dans les îles Carolines, les SMS Nürnberg et Leipzig sont au large du Mexique, seul le SMS Emden est à Tsing-Tao avec la « poussière navale ».

Le 13 août, Spee décide de laisser à Tsing-Tao les petites unités et de rejoindre avec les principales le Pacifique sud, notamment le littoral du Chili où il espère ravitailler. Son intention est, après avoir charbonné, de rejoindre l'Allemagne par l'Atlantique en harcelant les voies commerciales alliées.

•Le SMS Emden est envoyé mener la guerre de course dans l'océan Indien. Il y obtiendra des succès importants, capturant près de trente navires de commerce alliés, attaquant la base navale de Penang (Malaisie) où il coule le croiseur russe Zhemchung et le torpilleur français Mousquet, bombardant Madras avant d'être intercepté par le croiseur léger australien HMAS Sydney au large des îles cocos et coulé le 9 novembre 1914.

•Le SMS Leipzig est envoyé croiser au large des côtes américaines, de San Francisco aux Galapagos puis au littoral péruvien. Il rejoint l'escadre le 14 octobre.

•Avec le reste de l'escadre (SMS Scharnhorst, Gneisenau et Nürnberg), Spee navigue entre les archipels du Pacifique, cherchant à charbonner autant que possible (dans les Samoa allemandes, sur l'île de Pâques). Il attaque Tahiti le 22 septembre 1914 et bombarde Papeete. Poursuivi par une escadre japonaise largement supérieure, il se dirige enfin vers le littoral chilien.

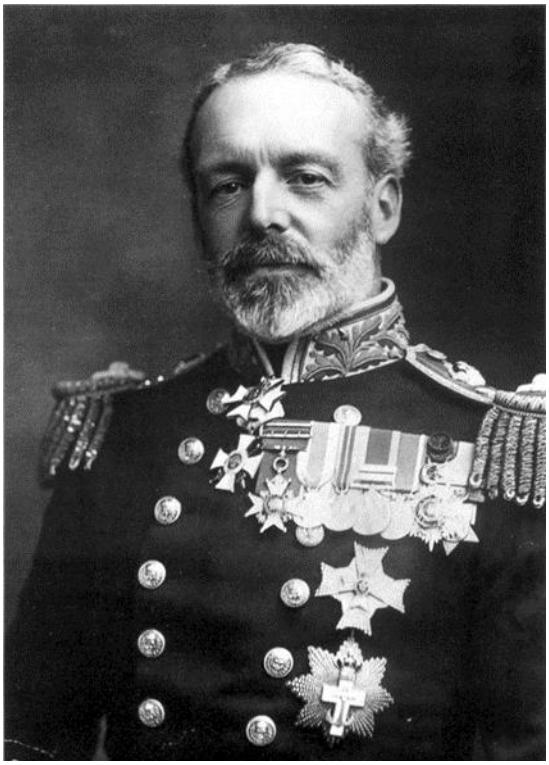
•Le croiseur léger SMS Dresden, après avoir attaqué les lignes commerciales alliées dans l'Atlantique Sud, franchit le détroit de Magellan le 18 septembre et rejoint l'escadre de Spee le 12 octobre au large de l'île de Pâques.

Suite à un déchiffrement radio, les Britanniques, conscients de l'intention de Spee, décident de l'intercepter au large du Chili avec le 4th Cruiser Squadron du Rear-Admiral Sir Christopher Cradock.

•Celui-ci comprend :

•Deux croiseurs-cuirassés (HMS Good Hope [classe Drake] et Monmouth [classe homonyme]) ;

•le croiseur léger HMS



Glasgow (classe Town) ;

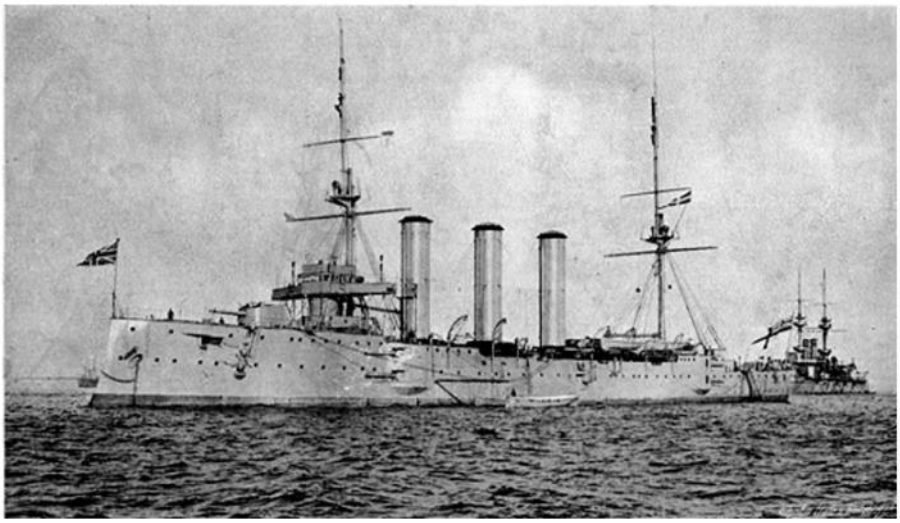
•et le croiseur auxiliaire HMS Otranto.

•Le cuirassé pré-Dreadnought HMS Canopus (classe homonyme) renforce l'escadre de Cradock le 18 octobre 1914.

Croiseur-cuirassé HMS Good Hope

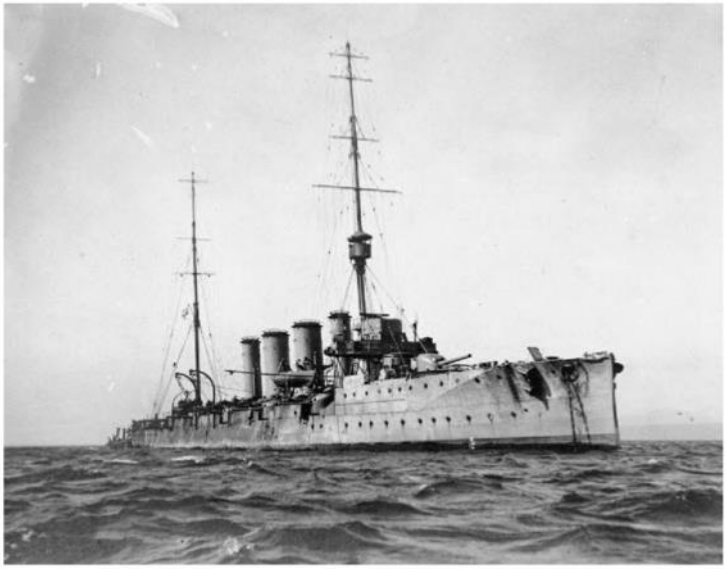
Mis en chantier en 1899, lancé en 1901 et armé en 1902
Déplacement : 14 150 tonnes (en lourd) ; 162,60m de long, 21,7m de maître bau, 7,9m de tirant d'eau
Vitesse maximale : 23 noeuds
Batterie principale : deux tourelles simples de 234mm
Batterie secondaire : 16 canons de 152mm en casemate, 12 canons de 76,2mm, trois canons de 47mm, deux tubes lance-torpilles de 450mm
Blindage : 305mm pour la citadelle, 51 à 152mm pour la ceinture blindée, 150mm pour les tourelles principales, 152mm pour les barbettes, 25 à 64mm pour le pont principal

Croiseur-cuirassé HMS Monmouth



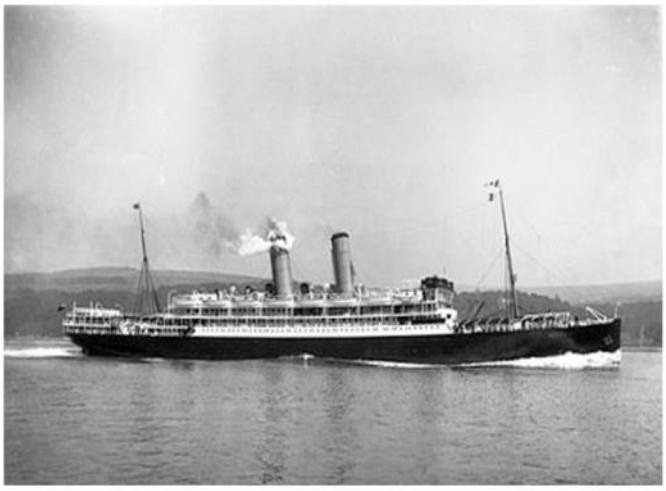
Mis en chantier en 1899, lancé en 1901 et armé en 1903
Déplacement : 9 800 tonnes (en lourd) ; 141,30m de long, 20,1m de maître bau, 7,6m de tirant d'eau
Vitesse maximale : 23 noeuds
Batterie principale : deux tourelles doubles de 152mm, dix canons de 152mm en barbette
Batterie secondaire : 10 canons de 76,2mm, trois canons de 47mm, deux tubes lance-torpilles de 450mm
Blindage : 254mm pour la citadelle, 51 à 102mm pour la ceinture blindée, 102mm pour les tourelles principales et les barbettes, 19 à 51mm pour le pont principal

Croiseur léger HMS Glasgow



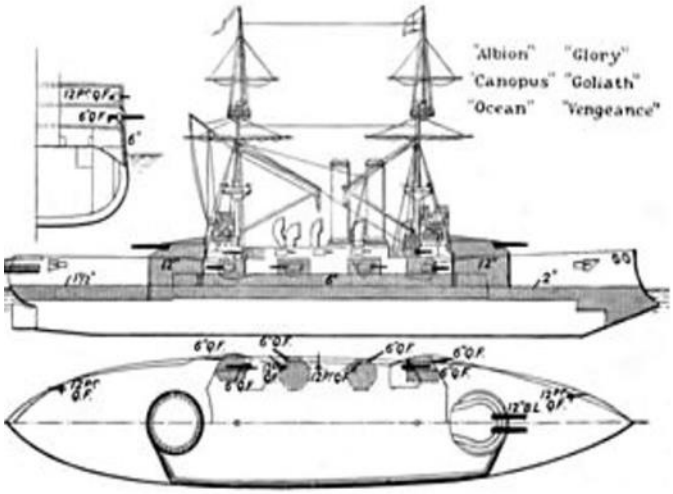
Mis en chantier et lancé en 1909, armé en 1910
Déplacement : 4 877 tonnes (en lourd) ; 131,10m de long, 14,3m de maître bau, 4,65m de tirant d'eau
Rayon d'action : 5 830 milles nautiques (10 800 kilomètres) à 10 noeuds
Vitesse maximale : 25 noeuds
Batterie principale : deux tourelles simples de 152mm
Batterie secondaire : dix canons de 101,4mm en casemate, quatre canons de 47mm, deux tubes lance-torpilles de 450mm
Blindage : 150mm pour la citadelle, 19 à 51mm pour le pont principal

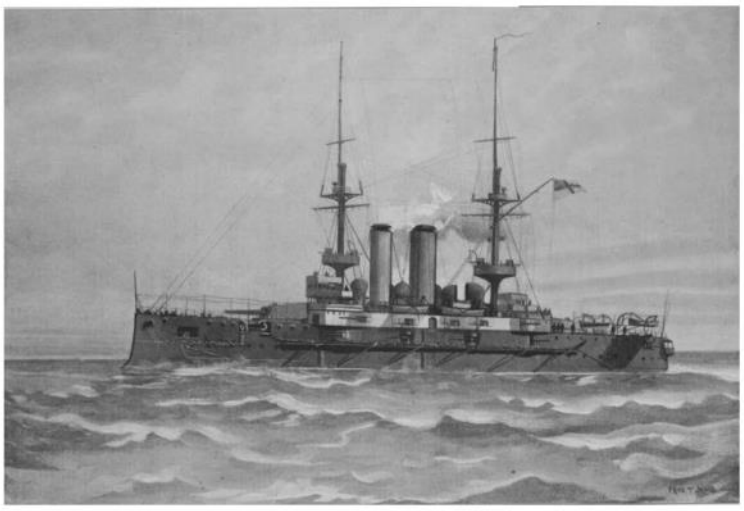
Croiseur auxiliaire (*Armed Merchant Cruiser AMC*) HMS Otranto



Mis en chantier en 1908, lancé en 1909, réquisitionné et armé en 1914
Déplacement : 12 124 tonnes (en lourd) ; 163,20m de long, 19,5m de maître bau, 11,80m de tirant d'eau
Vitesse maximale : 18 noeuds
Armement : huit canons de 102mm

Cuirassé HMS Canopus





Mis en chantier et lancé en 1897, armé en 1899
Déplacement : 14 300 tonnes (en lourd) ; 131,40m de long, 22,6m de maître bau, 7,90m de tirant d'eau
Vitesse maximale : 18 noeuds
Batterie principale : deux tourelles doubles de 305mm
Batterie secondaire : 12 canons de 152mm en barbette, 10 canons de 76,2mm, 6 canons de 47mm, quatre tubes lance-torpilles de 460mm
Blindage : 304mm pour la citadelle, jusqu'à 152mm pour la ceinture blindée, 300mm pour les tourelles principales et pour les barbettes, 25 à 51mm pour le pont principal

•L'escadre britannique quitte son mouillage des Malouines le 20 octobre pour patrouiller le long du littoral chilien.

Après avoir franchi le cap Horn, la différence de vitesse de ses navires la scinde en deux groupes : les deux croiseurs-cuirassés, le HMS Glasgow et le HMS Otranto d'un côté, le HMS Canopus, le seul capable de combattre efficacement les navires allemands avec ses quatre tubes de 305mm, avec les ravitailleurs près de 800 milles nautiques (460 kilomètres) derrière.

•Pensant avoir affaire au seul croiseur léger SMS Leipzig au mouillage dans le port chilien de Coronel, Cradock décide d'engager son escadre pour l'attaquer alors qu'il est vulnérable. Mais Spee, n'ayant détecté que le HMS Glasgow, a décidé d'en faire de même.

•Les deux escadres se rencontrent le 1er novembre 1914 vers 16 heures 15 au large de Coronel. La disproportion des forces est patente, les Allemands alignant cinq navires récents, faisant de 22 à 25 nœuds, totalisant seize tubes de 210mm, douze de 150 et quarante de 105, les Britanniques seulement quatre navires dont un seul moderne et un vapeur armé, filant 16 nœuds et ne comprenant que deux pièces de 234mm et 32 de 152mm.

•Confronté à un rapport de forces défavorable, Cradock essaie d'abord de fuir vers le Sud, mais la lenteur du HMS Otranto (16 nœuds maximum) impose d'affronter les Allemands.

•Le combat commence à 18 heures 50. Aussitôt les tirs allemands font but sur but et mettent hors de combat une des deux tourelles de 234mm du HMS Good Hope, le seul armement capable de les inquiéter. Essayant de se rapprocher, Cradock se retrouve soumis à un véritable orage de feu et d'acier.

•Le navire-amiral de Cradock explose vers 19 heures 57, puis le HMS Monmouth est achevé vers 21 heures 18. Les deux derniers navires britanniques, particulièrement le HMS Glasgow endommagé, choisissent de profiter de l'obscurité pour

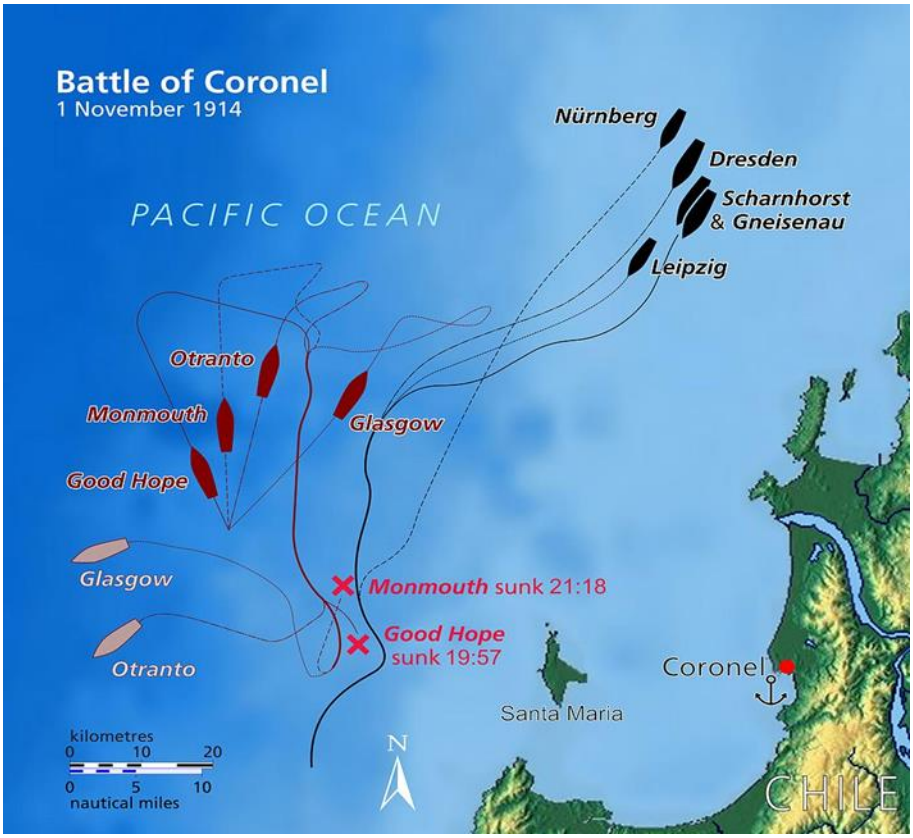
se dérober vers le Sud. La bataille s'achève vers 22 heures 15 sur une grande victoire allemande.

•1 660 officiers et marins britanniques ont été tués, dont l'amiral Cradock, pour trois blessés allemands.

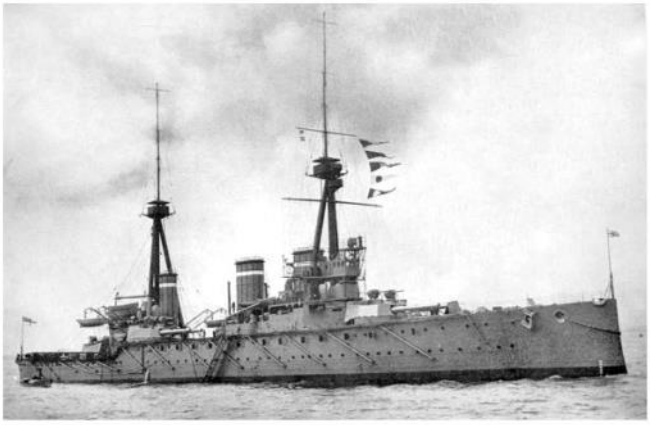
•Il s'agit de la première défaite navale britannique depuis 1814, aussi a-t-elle un très fort retentissement. C'est ici qu'intervient le principe de l'« action réciproque » (qui vient de la philosophie, cf. Georg SIMMEL) qui ne sera théorisé qu'ultérieurement en stratégie navale (cf. François-Emmanuel BREZET, histoire de la marine allemande 1939-45).

•Pour faire face à la menace de l'Ostasiengeschwader sur le point de déboucher dans l'Atlantique, l'Amirauté britannique réunit une force capable de la surclasser.

•Outre les unités survivantes de l'escadre de Cradock (les HMS Glasgow et Otranto, le HMS Canopus), elle envoie les croiseurs-cuirassés HMS Defence, Cornwall et Carnarvon depuis leur station du Rio de la Plata, et surtout prélèvent deux modernes « croiseurs de bataille » (Battlecruisers) sur la Grand Fleet basée à Scapa Flow, les HMS Invincible et Inflexible.



Croiseurs de bataille HMS Invincible et Inflexible



Mis en chantier en 1906, lancé en 1907, armé en 1909
Déplacement : 17 250 tonnes (en lourd) ; 173m de long, 23,9m de maître bau, 9,10m de tirant d'eau
Vitesse maximale : 25,5 noeuds
Batterie principale : quatre tourelles doubles de 305mm
Batterie secondaire : 16 canons de 102mm en casemate, cinq tubes lance-torpilles de 450mm
Blindage : 152 à 254mm pour la citadelle, 102 à 152mm pour la ceinture blindée, 178mm pour les tourelles principales et pour les casemates, 38 à 64mm pour le pont principal

•Ces navires très modernes, puissamment armés et très rapides, représentaient le fleuron de la Royal Navy. Seuls huit étaient disponibles fin 1914, maintenus en Ecosse en cas de sortie de la Hochseeflotte allemande.

•Avec de tels navires qui à eux seuls ont une puissance de feu supérieure à l'ensemble de l'escadre allemande, la balance est rétablie en Atlantique sud en faveur des Britanniques.

•Surclassée, l'escadre allemande sera coulée devant les Malouines le 8 décembre 1914 (bataille des Falklands, tous les navires de l'Ostasiengeschwader perdus sauf le SMS Dresden, 1 871 tués allemands dont Spee).

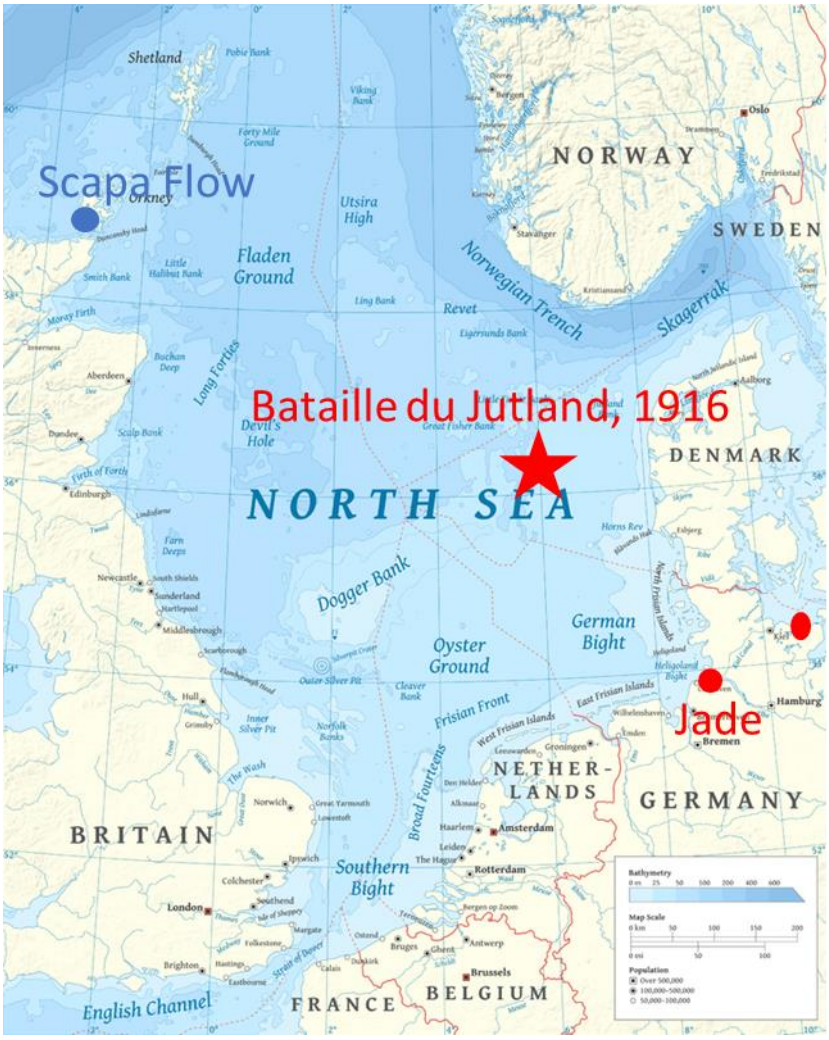
•L'affaiblissement conséquent que la ponction de deux Battlecruisers représentait pour la Grand Fleet aurait pu être décisif si la flotte allemande avait tenté une sortie en novembre ou en décembre 1914. Elle ne le fit pas et laissa passer sa chance.

•Pour l'anecdote, lorsqu'elle la tentera, lors de la bataille du Jutland (31 mai et 1er juin 1916), elle coulera pas moins de trois de ces « croiseurs de bataille » (dont le HMS Invincible !).

•La marine allemande en tirera des leçons et développera le concept stratégique de Wechselwirkung, celui d'« action réciproque » : une action secondaire menée sur un théâtre d'opérations mineur peut avoir des conséquences importantes permettant le succès de l'action principale sur le théâtre d'opérations décisif.

•Il faut donc favoriser ces actions périphériques, fussent-elles coûteuses, au profit de l'obtention de la décision stratégique.

•Ce concept sera appliqué autant que faire se peut en 1939-1941, avec un certain succès (l'Admiral Graf Spee à l'automne 1939, l'opération « Berlin » en mars 1941, les corsaires employés pour le Kreuzerkrieg, etc.).



La tactique, de Guibert à nos jours.

Lieutenant-colonel Claude FRANC

Parfois décriée comme relevant des arts mineurs, seule la stratégie étant aux yeux de ses détracteurs digne d'intérêt, la tactique constitue néanmoins le fondement essentiel de l'action guerrière. Art ou science ? Le débat n'est pas là. Toujours est-il qu'étroitement appliquées au terrain, les conceptions tactiques du général, rigoureusement exécutées, décident toujours du sort de la bataille : choix d'une position (l'abandon du plateau de Pratzen par l'Empereur), rôles respectifs de l'infanterie et de la cavalerie (l'enroulement des *tercios* espagnols par la cavalerie de Condé à Rocroi), emploi du feu de l'artillerie (la grande batterie à Wagram), pour ne considérer que quelques exemples. Cette bataille, gagnée ou perdue au niveau tactique, peut avoir des conséquences incalculables ; ainsi, c'est la charge furieuse des cavaliers de Sobieski contre les troupes turques de Kara Mustapha Pacha, sous Vienne en 1683, qui scelle pour plus d'un siècle le sort de la puissance ottomane et qui ouvre la voie inexorable du déclin européen de la Sublime Porte ; la journée héroïque de Malplaquet et les judicieuses dispositions que le maréchal de Villars y a prises permet à Louis XIV de sauver son règne ; la même année, la journée de Poltava efface la Suède des puissances européennes et y consacre l'avènement irrévocable de la Russie ; enfin, Fontenoy en 1745 place Louis XV en position d'arbitre des puissances européennes et consacre l'apogée de la France monarchique. Ce sont les redoutes construites par les Russes avant la bataille qui ont eu raison des attaques suédoises et c'est en écrasant la colonne Cumberland que Maurice de Saxe a enlevé la décision à Fontenoy.

Le présent article se propose de retracer à grandes lignes l'évolution de la tactique depuis Guibert jusqu'à nos jours, en dégageant les permanences que l'on y observe ainsi que les grandes ruptures qui s'y sont produites. Ainsi, dans la mesure où la bataille, finalité de la tactique, vise la résolution de la guerre et ne se contente plus d'être un épisode guerrier, les généraux qui se trouvent en charge de la conduite des opérations cherchent évidemment les moyens de l'emporter de façon décisive. Parmi ces moyens, deux semblent majeurs et intemporels, le nombre et la puissance des armes qui ont connu une évolution parallèle à partir du moment où le fer a été relayé par le feu. Dans cette lutte multiséculaire entre le boulet et la cuirasse la révolution industrielle va apporter un nouvel élément, la mobilité.

Plusieurs raisons militent à pendre comme point de départ de cette réflexion la seconde partie du XVIIIème siècle. En premier lieu, force est de constater qu'avant cette période, sauf cas exceptionnels, Turenne en fut un en termes de chef de guerre manœuvrier, la manœuvre était réduite à sa plus simple expression du fait de l'indissociabilité des armées qui agissaient toujours groupées en une masse unique et sur une seule direction ; d'où le succès de la guerre de siège alors en vogue à cette époque, donnant lieu à des manœuvres lentes dans des espaces étroits. En second lieu, c'est de cette époque que datent les premiers écrits et traités de tactique, dominés en France par Folard, Bourcet et Guibert. Enfin, de 1763, date du traité de Paris qui met fin à la guerre de Sept Ans au 20 avril 1792 qui voit la Législative « déclarer la guerre au roi de Bohême », la France a connu sa plus longue période de paix depuis l'avènement d'Hugues Capet[1], huit cents ans auparavant, et cette période de paix a été supérieure au recouvrement de deux générations de l'époque, d'où une véritable régénération de l'outil militaire par une réforme en profondeur conduite par le comte de Saint Germain, ministre de la Guerre de Louis XVI. Ce sera cette vieille armée royale, amalgamée aux jeunes et ardents bataillons de volontaires qui formera l'armée de la Révolution, creuset de la Grande Armée qui, à plusieurs reprises, a vaincu l'Europe coalisée.

A l'époque moderne, l'avènement du feu individuel a d'abord contribué à l'essor d'une infanterie, méprisée comme vulgaire piétaille au Moyen Age. Pour améliorer sa puissance au combat, en augmentant les effets de son feu tout en la rendant moins vulnérable aux effets des boulets de canons, le vieux carré, pilier de

l'ordre profond, se fragmente et s'étire, les bataillons se rangeant en ligne les uns à côté des autres, les escadrons de cavalerie passant aux ailes de ce dispositif général et cet ensemble devient une ligne mince sur quatre rangs, puis trois. Le front des armées devient ainsi très étendu et il devient impossible au général d'en observer tous les mouvements, qui plus est de commander à la voix. Simultanément, de façon tout à fait empirique, lors de la guerre de Bohème consécutive à l'abandon de Prague, conquise un peu témérairement lors de la guerre de Succession d'Autriche, pour échapper à la cavalerie autrichienne lancée à sa poursuite, le maréchal de Broglie avait divisé son armée pour la diluer dans plusieurs vallées entre la Thuringe et le Rhin : avec ces « divisions d'armée », le système divisionnaire était né. Il restera à Guibert à le codifier. Enfin, par le choix de Gribeauval de pièces d'artillerie légères, chaque bataillon d'infanterie devait être doté de deux pièces de quatre, pièces qui peuvent être déplacées et manœuvrées durant l'engagement au même rythme que les unités d'infanterie : l'artillerie mobile était née et, comme l'écrira Guibert, elle deviendra très rapidement la troisième arme. C'est ce triptyque des trois armes infanterie – cavalerie – artillerie qui dominera la manœuvre et la tactique depuis la Révolution jusqu'à nos jours. Héritant de ce système, Napoléon y appliquera tout son génie militaire pour l'optimiser. Il mettra un terme définitif à la guerre des ordres en faisant adopter l'ordre mince pour le déploiement au combat, la ligne, et l'ordre profond, la colonne, pour les déplacements de ses divisions qu'il aura regroupées au sein de corps d'armée, fraction de son armée en mesure de conduire n'importe quelle action en autonome. Il va simplifier le système divisionnaire en mettant un terme à l'existence des divisions inter armes. La bataille étant désormais conduite au niveau du corps d'armée, les divisions seront spécifiques, soit d'infanterie soit de cavalerie, mais manœuvreront toujours en étroite coordination. Enfin, il se constitue une masse de manœuvre à ses ordres, la réserve de cavalerie, soit un corps de cavalerie regroupant les divisions de cavalerie lourde et de ligne qui aura comme rôle de « créer l'évènement » sur le champ de bataille en détruisant une formation ennemie déjà ébranlée, jamais un ennemi intact[2]. S'agissant de la lutte entre la cuirasse et le boulet, Napoléon se montrera un fervent adepte du feu : il n'engagera jamais une attaque qui n'ait été préparée par l'artillerie. La réserve de cavalerie disposera d'une artillerie organique, au même titre que ses corps d'infanterie. Sauf en cas de mêlée de cavalerie comme à Kranowitz sur le versant ouest de Pratzen, toutes les charges de cavalerie sont précédées par une préparation d'artillerie. C'est dans le même esprit qu'il s'est efforcé, à la fin de l'Empire, de doter sa « grosse cavalerie », (cuirassiers, carabiniers et grenadiers à cheval de la Garde), de mousquetons, de manière à être en mesure de fixer un ennemi par le feu avant de le désorganiser par une charge. La leçon sera perdue par Ney à Waterloo et par ses successeurs en 1870 !

Jusqu'en 1870, confrontée à des conflits asymétriques, l'armée française découvre lors de la conquête de l'Algérie la guerre de colonnes et d'implantation dans des « bordjs » qu'elle redécouvrira sur le même théâtre un siècle plus tard, dans un contexte différent. Contrainte de s'adapter à une forme de contre guérilla tant en Algérie que plus tard au Mexique, l'armée française va s'y focaliser et, la routine du temps de paix aidant, négligera de s'adapter aux nouvelles formes de guerre mises à jour tant lors de la guerre de Sécession que lors du conflit austro prussien de 1866. Le réveil sera brutal : au bout de quatre semaines de campagne, le 1er septembre 1870, sur 84 régiments de cavalerie qu'alignait l'armée française un mois auparavant, il n'en reste que 3 ! Le feu a montré sa suprématie. La période séparant 1870 de 1914 sera féconde en réflexion tactique. Se fiant à l'exemple prussien, l'Ecole de guerre nouvellement créée va chercher à renouveler la pensée tactique en se référant aux campagnes de

l'Empire. Mais au-delà des principes, pérennes par essence, la doctrine tactique s'est attachée à rechercher des recettes sans prendre en condition l'évolution de l'armement qui donnait au feu une suprématie incontestable. Si bien que, en pêchant par dogmatisme, au mépris des enseignements des guerres de Mandchourie et balkaniques, la pensée tactique française s'est fourvoyée jusque dans l'excès de l'offensive à outrance[3]. La sanction en sera les pertes énormes du mois d'août 1914[4]. La Grande Guerre a été marquée par une stratégie totalement prise en défaut et inopérante car les premiers engagements, du moins sur le front occidental[5], avaient abouti à une impasse tactique totale : le feu faisait sentir sa tyrannie et le mythe de la « percée » ne se réalisera jamais. Mais au-delà de cette image ultra connue, le lieutenant-colonel Goya[6] a démontré comment ce conflit s'est également imposé, sur le plan tactique, somme le premier conflit moderne : s'il est patent que la cavalerie montée n'a plus sa place sur le champ de bataille, elle est irrémédiablement supplantée par le « moteur combattant », l'infanterie y a trouvé des structures adaptées et qui perdurent encore aujourd'hui : la plus petite cellule de combat étant le groupe de combat commandé par un sous officier[7] et articulé autour d'une arme automatique. Mais la notion de front continu tenu par des masses d'infanterie appuyées par une artillerie puissante domine les esprits. *A contrario*, comme l'emploi des chars en autonome à Berry au Bac le 16 avril 1917 n'a pas été un succès probant, la doctrine en vigueur se limitera très rapidement à l'accompagnement d'infanterie, ce qui va s'avérer dramatique vingt ans plus tard. La France ne concevra l'emploi de ses chars qu'au rythme des formations d'infanterie qu'ils sont censés soutenir et mettant un œuvre un armement d'une portée limitée à celle d'un compartiment de terrain battu par un bataillon d'infanterie. Ayant eu à souffrir entre les deux guerres d'un magistère bleu horizon, contrepartie inévitable de la victoire de 1918 et du rajeunissement à outrance du haut commandement[8], l'armée française a abordé le second conflit mondial avec une doctrine tactique ni en phase avec les potentialités de son armement, les chars notamment, ni surtout cohérente avec celle de l'ennemi : c'est ainsi que l'on a pu dire que si ce sont les Français qui ont inventé les chars, ce sont les Allemands qui leur ont donné leur doctrine d'emploi avec la *Blitzkrieg :* trinôme char avion et poste radio[9]. A force de s'obnubiler sur les effets du feu, la doctrine tactique française avait perdu de vue l'avantage que pouvait lui donner la mobilité. Mais avant de subir le plus grand désastre qu'elle ait connu depuis Azincourt, l'armée française avait renoué entre les deux guerres avec la guerre irrégulière en Syrie et au Maroc qui avait vu la constitution des groupes mobiles. Cette notion de groupe mobile sera remise à l'ordre du jour en Indochine où le corps expéditionnaire sera confronté à une guérilla qui évoluera progressivement vers une véritable guerre du fait de la montée en puissance du corps de bataille adverse, et ce dans un milieu particulièrement hostile, la jungle ou les rizières. En revanche, en Algérie, l'armée française a du revoir toutes ses règles d'emploi : confrontée à un conflit irrégulier tant en milieu ouvert qu'urbain, et devant contrôler la population, l'armée dut à la fois quadriller le territoire, le sanctuariser par des barrages frontaliers étanches, réduire les bandes par de vastes opérations et détruire simultanément l'organisation politico administrative rebelle. De retour en métropole et en Allemagne, dans le contexte de la guerre froide, l'armée française se recentre sur la défense des intérêts vitaux de la nation dans le cadre de la dissuasion nucléaire. La pensée tactique est alors « gelée » et toute remise en cause du dogme[10] sévèrement sanctionnée. Il s'agit, par une manœuvre stéréotypée, en second échelon de l'Alliance, de contre attaquer un ennemi peu ou prou fixé de manière à le concentrer et en faire une cible significative pour l'application du feu nucléaire préstratégique, dénommé armement nucléaire tactique avant 1983, ultime avertissement avant le déclenchement de l'apocalypse nucléaire stratégique. Et aujourd'hui ? A nouveau confrontée à la guerre au milieu des populations, l'armée de terre redécouvre des

modes d'action qu'elle avait développés il y a cinquante ans en Algérie, voire plus sous d'autres cieux. Mais l'histoire ne se répète jamais et seuls les principes demeurent pérennes. La seule certitude que l'on peut avoir dans le domaine tactique c'est qu'il n'existe jamais aucun schéma ou recette toute faite. La bonne solution résidera toujours pour une mission donnée dans une juste appréhension des modes d'action de son adversaire confrontés aux possibilités de ses propres moyens et appliqués au terrain. Mais n'est-ce pas là la quintessence même de toute méthode de raisonnement tactique ?

————————————-

1 La participation a la guerre d'indépendance américaine n'a touché qu'un très petit corps de volontaires et a surtout constitué pour la France en un effort naval.

2 Ce en quoi, l'amalgame un peu rapide entre les corps de cavalerie de l'Empire et les formations blindées de rupture du XXème siècle est un contre sens historique et, dans une certaine mesure, une erreur.

3 Non sans quelque opposition. Les aphorismes de bon sens de Pétain « Le feu tue » ou ironique de Lanrezac « Attaquons, attaquons…comme la lune ! » sont connus.

4. 300 000 tués, mois le plus sanglant de toute la guerre.

5 La nette supériorité doctrinale allemande en 1939 par rapport à l'armée française provient du fait que la Reichswehr, puis le Wehrmacht avaient tiré les enseignements du premier conflit mondial aussi bien depuis une guerre de position à l'Ouest que d'une guerre de mouvement à l'Est.

6 Michel Goya. La chair et l'acier Tallandier Paris 2004.

7 En recevant le commandement d'un groupe de combat, c'était la première fois que les sous officiers subalternes se voyaient chargés d'un rôle tactique.

8 Pétain sera vice président du Conseil Supérieur de la Guerre jusqu'en 1931 et exercera ensuite un véritable pouvoir moral sur l'armée. Gouraud sera membre du CSG jusqu'à sa retraite en 1937 ! Debeney, major général des armées en 1918 commandera l'Ecole de Guerre, puis le CHEM avant d'être chef d'état-major général.

9 Les Français demeuraient fidèles aux liaisons filaires.

10 Voir Brossollette avec l'essai pour la non bataille, le colonel Doly ou le général Copel pour l'armée de l'Air.

COLONEL RÉMY, DE SON VRAI NOM GILBERT RENAULT, 1904 – 1984

Alias : Beauce - Roulier - Rémy - Raymond - Jean-Luc - Morin - Watteau

Gilbert Renault, aîné d'une famille de neuf enfants, est né le 6 août 1904 à Vannes dans le Morbihan. Son père, professeur de Philosophie et d'Anglais au collège de Vannes puis inspecteur général d'une compagnie d'assurances, meurt en 1925.

Après des études au collège Saint-François Xavier de Vannes, il obtient son Baccalauréat et suit les cours de la Faculté de Droit à Rennes.

Gilbert Renault est d'abord attaché à la Banque de France en 1924 avant de se lancer, à la fin des années trente, dans la production cinématographique.

Père de quatre enfants, il cherche vainement à s'engager au moment de la déclaration de guerre de septembre 1939.

En juin 1940, il refuse l'armistice et, après avoir d'abord tenté de gagner l'Afrique du nord, s'embarque pour l'Angleterre, à bord d'un chalutier amarré dans le port de Lorient, le 18 juin 1940. Il atteint le Verdon où il s'embarque à nouveau sur un cargo norvégien, le Lista et parvient en Grande-Bretagne le 22 juin 1940.

Dès son arrivée, il s'engage dans les Forces françaises libres. Affecté aux Services de Renseignements, nommé chef de mission de 2e classe, il repart pour la France, via l'Espagne, dès le début du mois d'août, chargé par le général de Gaulle d'une mission de renseignements consistant à surveiller les mouvements de l'ennemi tout le long de la côte Atlantique, de Brest à la frontière espagnole.

Pour accomplir sa mission, Gilbert Renault fonde, en novembre 1940, la "Confrérie Notre-Dame" qui s'étendra progressivement à l'ensemble de la Zone occupée et même à la Belgique. La "CND" travaille en liaison avec

l'"Organisation Civile et Militaire" (OCM) du colonel Touny qui crée, à l'instigation de Rémy, le réseau "Centurie". L'effectif des agents de la "CND" atteindra le chiffre de 1 375 personnes et celui de "Centurie" 1 682.

C'est grâce aux renseignements fournis par les agents des réseaux de Gilbert Renault (qui a pris en 1941 le nom de Rémy) que peuvent avoir lieu aussi bien l'interception du Bismarck en mai 1941, que l'immobilisation des cuirassés Scharnhost et Gneisenau dans la rade de Brest - informations recueillies par le lieutenant de vaisseau Philippon et transmises par Bernard Anquetil - ou encore le raid des commandos britanniques sur Bruneval en février 1942 - rendu possible par les renseignements du capitaine Roger Dumont.

Fin février 1942, par une opération aérienne, Rémy accompagné de Pierre Julitte gagne l'Angleterre d'où il revient fin mars par une autre opération Lysander.

Mais, pourchassé par la Gestapo, il doit quitter la France. Avec plusieurs membres de sa famille et le jeune Alain de Beaufort, il embarque à Pont-Aven, sur un bateau de pêche, les Deux Anges, le 17 juin 1942 pour l'Angleterre. Il transporte alors personnellement jusqu'en Grande-Bretagne le plan des défenses allemandes du Westwall, qui va de Cherbourg à Honfleur. Cette carte allemande, récupérée par des agents de "Centurie", servira de base aux préparatifs du débarquement du 6 juin 1944. Le tout ayant été rendu possible grâce à un système très complet de liaisons radio, aériennes et maritimes mis en place par la CND et dont profiteront d'autres réseaux ou mouvements comme "Cohors-Asturies" fondé par Jean Cavaillès ou l'OCM du colonel Touny.

La Gestapo, n'ayant pu parvenir à arrêter Rémy, se venge en arrêtant sa mère, ses 5 soeurs - dont deux seront déportées - et son frère Philippe qui ne reviendra pas de déportation.

De retour en France, le colonel Rémy organise également les premiers contacts entre la France Combattante et les Franc-Tireurs et Partisans et le Parti Communiste clandestin dont il accompagne à Londres le représentant, Fernand Grenier, en janvier 1943.

Au mois de novembre 1943, durement frappée à plusieurs reprises, la "CND" est à peu près entièrement dévastée par la trahison d'un de ses agents. Avec les éléments restants de "Centurie", l'adjoint du colonel Rémy, le colonel Verrière (Lecomte), constitue un nouveau réseau : "Castille".

Au moment de la libération de Paris, à la tête d'une soixantaine d'officiers des services spéciaux et de parachutistes du 2e Régiment de Chasseurs Parachutistes (2eme RCP), il est chargé de réquisitionner l'Hôtel Majestic pour y installer les services spéciaux et de mettre la main sur les archives allemandes.

Après la guerre, Gilbert Renault entre pendant quelque temps au cabinet personnel du général de Gaulle et organise les grands rassemblements du RPF avant de devenir un écrivain populaire et prolifique.

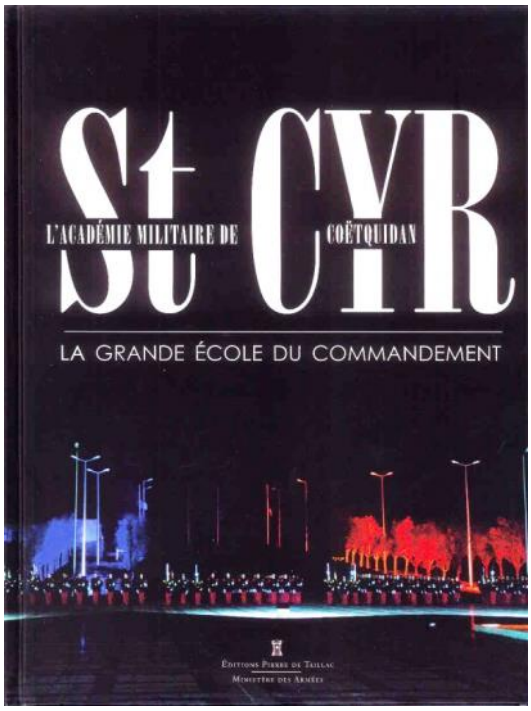
Gilbert Renault dit Rémy est décédé le 29 juillet 1984 à Guingamp. Ses obsèques se sont déroulées à Lanmodez dans les Côtes-d'Armor. Il a été inhumé au cimetière de Kermouster sur la commune de Lézardrieux (Côtes-d'Armor).

• Commandeur de la Légion d'Honneur
• Compagnon de la Libération - décret du 13 mars 1942
• Croix de Guerre 39/45
• Médaille de la Résistance avec rosette
• Distinguished Service Order (GB)
• Officier de l'Ordre de l'Empire Britannique (GB)
• Officier de la Legion of Merit (USA)
• Officier de la Couronne de Belgique
• Croix de Guerre Belge
• Commandeur du Mérite (Luxembourg)

PRINCIPALES PUBLICATIONS :

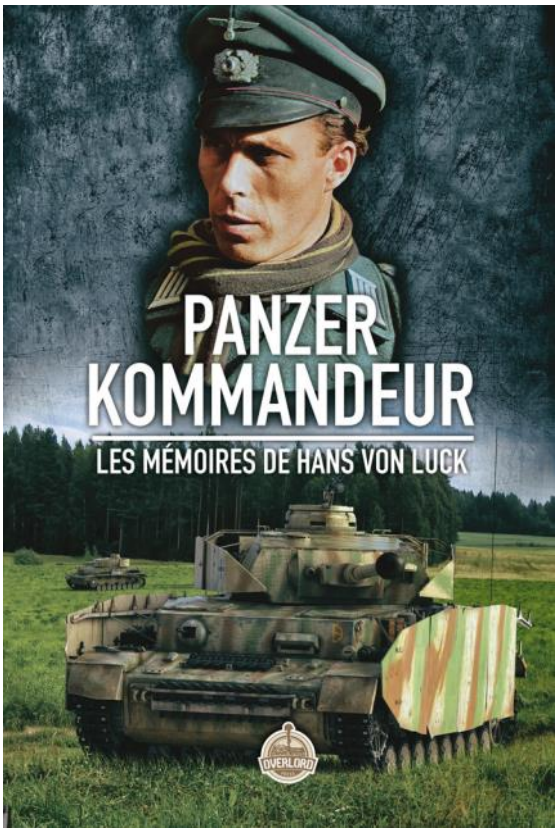
• Le livre du courage et de la peur : juin 1942 - novembre 1943, Raoul Solar, Monte Carlo 1946
• De Gaulle, cet inconnu, Raoul Solar, Monte-Carlo 1947
• Mémoires d'un agent secret de la France Libre. juin 1940 – juin 1942, Raoul Solar, Monte Carlo 1947
• Une affaire de trahison : suite des mémoires d'un agent secret…, Raoul Solar, Monte Carlo 1947
• Comment meurt un réseau : fin 1943, Raoul Solar, Monte-Carlo 1947
• La Nuit des oliviers, Raoul Solar, Monte Carlo 1948
• Les Mains jointes, Raoul Solar, Monte Carlo 1948
• Le Monument, A. Fayard, Paris 1949
• Nous sommes ainsi faits, Chavanne, Paris 1949
• La Justice et l'opprobre, suivi d'une note sur l'intolérance, Editions du Rocher Monaco 1950
• On m'appelait Rémy, Plon, Paris 1951
• Le Messie, Editions du Rocher, Monaco 1952
• Profil d'un espion, Plon, Paris 1953
• Leur calvaire, A. Fayard, Paris 1954
• Passeurs clandestins, A. Fayard, Paris 1954
• Réseaux d'ombres, France Empire, Paris 1954
• L'Opération Jéricho, France Empire, Paris 1954
• Goa. Rome de l'Orient, France Empire, Paris 1956
• Les Caravelles du Christ, Plon, Paris 1956
• Les Mains revêtues de lumière, Plon, Paris 1956
• Fatima, espérance du Monde, Plon, Paris 1957
• Dix marches vers l'Espoir, Presses de la Cité, Paris 1959
• Les Balcons de Tulle, Perrin, Paris 1962
• La Dernière carte, Presses de la Cité, Paris 1963
• Le réseau Comète, Perrin, Paris 1966
• La Ligne de démarcation, Perrin, Paris 1964-1972
• Compagnons de l'Honneur, Hachette, Paris 1966
• Et l'Angleterre sera détruite, Editions J'ai lu, Paris 1970
• Dix ans avec de Gaulle, France Empire, Paris 1971
• Bruneval. Opération coup de croc, Presses Pocket, Paris 1971
• Avec les Ch'timis : en souvenir du réseau Sylvestre Farmer, ex W.O., France Empire, Paris 1974
• Trente ans après : 6 juin 1944 – 6 juin 1974, Saint-Clair, Paris 1974
• Le 18e jour : la tragédie de Léopold III Roi des Belges, France Empire, Paris 1976
• Chronique d'une guerre perdue, France Empire, Paris 1979
• Secrets et réussites de l'espionnage français, Famot, Ge-

nève 1979
• Une épopée de la Résistance : en France, en Belgique et au Grand Duché du Luxembourg, Editions Atlas, Paris 1979
• Combattre jusqu'au bout, Plon, Paris 1980
• Sedan, France Empire, Paris 1980
• Le 10 mai 1940, France Empire, Paris 1980
• De la Norvège aux Flandres, France Empire, Paris 1981
• De sang et de chair, Edito Service, Genève 1981
• La Bataille de France, France Empire, Paris 1982
• Missions secrètes, Famot, Genève 1982
• Fors l'Honneur, France Empire, Paris 1983
• La Résistance, Hatier, Paris 1986



SAINT-CYR COËTQUIDAN
La grande école de commandement
NOUVEAU - 34 €

L'académie militaire de Saint-Cyr Coëtquidan réunit aujourd'hui trois écoles: l'École spéciale militaire, l'École militaire interarmes et l'École militaires des aspirants de Coëtquidan créée en 2020. Qu'ils soient recrutés sur concours, sortis du rang ou diplômés de l'enseignement supérieur, les élèves apprendront à Guer, en Bretagne, à devenir des chefs. Fondée par Napoléon en 1802, cette prestigieuse institution, alors constituée uniquement de l'École spéciale militaire, forme tous les officiers de l'armée de Terre depuis plus de deux siècles. Ainsi, son histoire est intimement liée à celle de la France : de la victoire d'Austerlitz à l'opération Barkhane, ces officiers se sont illustrés sur tous les champs de bataille. Grâce à cet ouvrage, vous plongerez au coeur de cette académie militaire singulière et de la manière dont on se prépare à la guerre de demain. Vous pénétrerez dans le camp de Coëtquidan et découvrirez ces écoles à l'identité si forte : leurs traditions, parfois étonnantes ; leurs valeurs, qui ont animé des générations d'officiers ; et leurs élèves illustres, du général de Gaulle au colonel Beltrame.
Quitterie Murail
192 pages
Plus de 250 photos



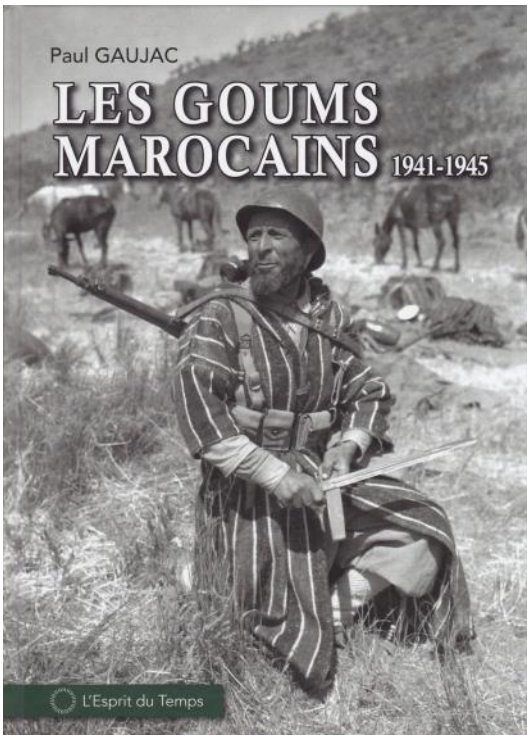
PANZER KOMMANDEUR
Mémoires de Hans Von Luck
NOUVEAU - 32 €

Panzer Kommandeur - Les mémoires de guerre de Hans von Luck, officier ayant servi dans les plus prestigieuses Panzer-Divisionen de 1939 à 1945, enfin accessibles en français ! Ayant combattu sur tous les fronts, des plaines du nord de la France en 1940, en passant par la Russie en 1941, la Libye et l'Égypte en 1942, ou encore la Normandie et l'Alsace en 1944, puis l'Allemagne en 1945, von Luck nous livre un récit haletant de son engagement, jusqu'à sa capture par les Soviétiques et ses années de goulag. Ce fils d'une vieille famille prussienne rejoint la Reichswehr avant de rallier la 2. Leichte-Division, qui deviendra ensuite la célèbre 7. Panzer-Division. C'est avec cette division qu'il participe à la campagne de Pologne en 1939 puis à celle de France en mai 1940, où il est placé à la tête du bataillon de reconnaissance par Rommel. Il est ainsi en pointe de la chevauchée mécanisée de la « division fantôme », passant par la baie de Somme, la Normandie puis filant vers le sud : c'est von Luck qui recueillera la reddition de Bordeaux. Après un temps, l'officier participe à l'opération « Barbarossa », combattant à Minsk, mais aussi à Smolensk, toujours en pointe de la 7. Panzer-Division. Reste que l'échec allemand devant Moscou et la rigueur de l'hiver sonnent la fin de sa carrière sur l'Ostfront. Au début du mois de décembre 1941, il mène un combat d'arrière-garde désespéré, dans des

conditions dantesques, pour couvrir le repli des débris de sa division, jusqu'à ce qu'il reçoive un ordre inattendu : rentrer en Allemagne pour servir… en Afrique du Nord ! Après avoir été décoré le 2 janvier 1942, von Luck apprend en effet qu'Erwin Rommel, qui a repris en main les troupes de l'Axe en Libye, le veut à ses côtés. Arrivé sur place, von Luck est placé aux commandes de l'Aufklärungs-Abteilung 3 de la 21. Panzer-Division, devenant ainsi les yeux de Rommel sur le terrain ; notre homme va ainsi combattre avec le « Renard du désert » tout au long de la campagne de l'Afrika-Korps, jusqu'au coup d'arrêt d'El-Alamein ; il ne sera évacué de justesse qu'au début de l'année 1943. Après quelques mois comme instructeur, von Luck retrouve la 21. Panzer-Division – reconstituée après sa destruction en Afrique du Nord – en Normandie, où il commande le Grenadier-Regiment 125. Il combat autour de Caen, échappant de peu à la capture dans la poche de Falaise. Nommé Oberst, il prend la tête des survivants de la 21. Panzer-Division en France et combat en Alsace, notamment pendant l'opération « Nordwind », puis à l'Est contre les Soviétiques, avant d'être fait prisonnier lors des combats pour la poche de Halbe. Un témoignage immersif et essentiel pour comprendre les opérations des Panzer-Divisionen sur tous les fronts !
Oberst Hans von Luck
Traduction française
350 pages
Un cahier photos

STUKAS !
Les bombardiers en piqué de la Luftwaffe
NOUVEAU - 44,90 €

Le son terrifiant de ses sirènes (les fameuses « Trompettes de Jéricho »), la parfaite coordination de ses attaques avec les Panzer, la précision mortelle de ses frappes sont indissociables des premiers succès de la Blitzkrieg en 1939 et 1940, avant que la bataille d'Angleterre ne révèle ses limites : le Junkers Ju 87 Stuka est incontestablement l'une des grandes stars de la propagande nazie durant ces années de fastes victoires. Relancé par l'invasion des Balkans puis de l'URSS, le Ju 87 connaît une seconde vie en tant que chasseur de chars sur le front de l'Est sous l'égide du célèbre as Hans-Ulrich Rudel, mais il est définitivement supplanté par le Fw 190 en 1944. Grand spécialiste de l'aviation d'attaque au sol de la Seconde Guerre mondiale, Herbert Léonard revient sur le parcours de cet avion d'exception qu'est le Stuka ainsi que sur l'ensemble des bombardiers en piqué étudiés par la Luftwaffe durant la guerre jusqu'en 1945, y compris les projets n'ayant pas dépassé le stade de la planche à dessin.
Herbert Léonard
216 pages
Plus de 400 photos et profils couleurs

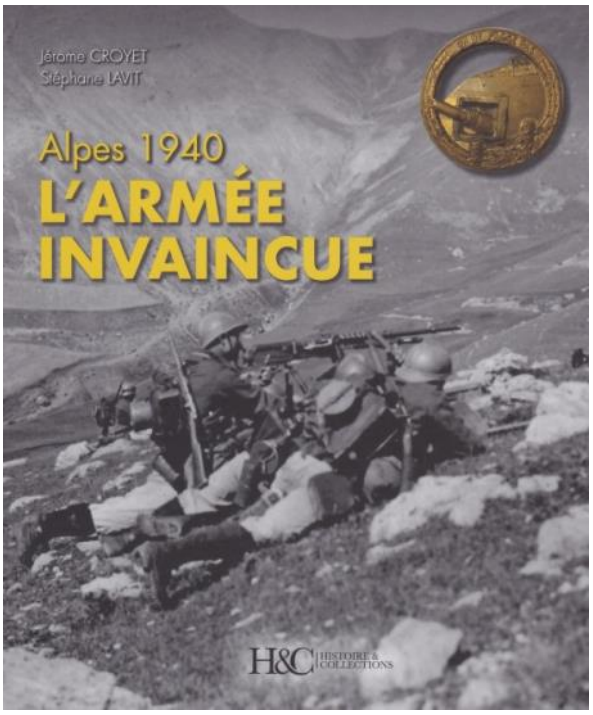


LES

GOUMS MAROCAINS
1941-1945
NOUVEAU - 45 €

C'est en Tunisie en 1943 que les goumiers marocains font leur apparition sur les champs de bataille de la Deuxième Guerre mondiale. Les nécessités du conflit ont fait que, de supplétifs maintenant l'ordre au Maroc, ils sont devenus des soldats à part entière participant à de grandes batailles rangées. Ils gagnent d'emblée la célébrité grâce à la crainte qu'ils suscitent chez leurs adversaires, mais aussi par la publicité que leur font les correspondants de guerre alliés en quête de pittoresque et de sensationnel. Si l'histoire des Goums marocains demeure peu connue du grand public, il n'en demeure pas moins qu'elle sert de toile de fond à une épopée humaine que l'on imagine mal aujourd'hui. Il fallait pour la raconter de grandes photographies, parlantes, montrant ces hommes dans les combats et dans leur vie courante. Le sujet en vaut la peine. Ces hommes, dont très peu connaissaient la France, sont finalement morts pour elle, par fidélité pour leurs officiers et la parole donnée. Ils ont, goumiers, muletiers, cavaliers, officiers et sous-officiers qui les menaient au combat, tous, confondus, droit à cet hommage à la mesure de celui que Marseille leur a réservé en août 1944. Le colonel Gaujac place sous les projecteurs les combats, comme la vie quotidienne, de ces vaillants soldats trop peu cités. Cet ouvrage souhaite les associer au succès des armes françaises.
Colonel Paul Gaujac
208 pages
300 photos

ALPES 1940
L'ARMÉE INVAINCUE
NOUVEAU - 19,95 €



Ce livre n'a pas pour but de reprendre l'histoire officielle de l'Armée des Alpes. Ce n'est pas non plus un amas exhaustif ; l'idée est de donner un sens et une connaissance générale de ce que furent ces troupes en 1939 et 1940, plus particulièrement dans le secteur clef du Rhône et de la Saône. Ce travail replace les combats de l'Armée des Alpes à travers ses deux fronts dans la perspective de limiter la casse stratégique en juin 1940. Il a pour but de faire découvrir ce front presque inconnu, modeste mais victorieux, comme le fut celui de l'armée des Alpes de 1792.
1. L'armée des Alpes, du Rhône au Rhin.
2. Mai-juin 1940.
3. Face aux Italiens dans les Alpes.
4. Combats dans la région lyonnaise, 15-16 juin.

Stéphane Lavit - Jérôme Croyet
96 pages
Environ 150 photos